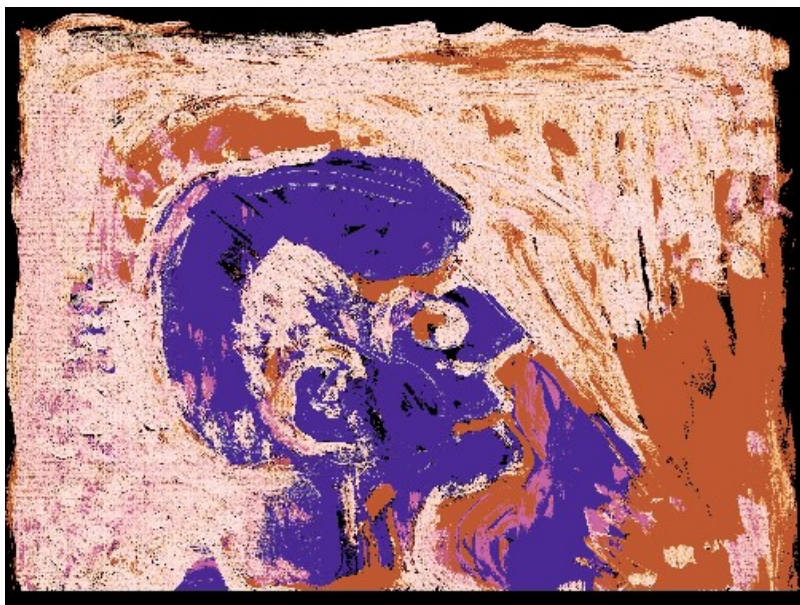


RETOUR VERS CLIFF END

(troisième partie)

Xavier HIRON



*Personnage en bleu et orange (détail), acrylique sur carton coloré, 2002
fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2015*

Contes et Romans

Nous sommes en 1926. Alan est un violoncelliste renommé. De retour vers le Londres de ses débuts, à l'issue d'une tournée mondiale triomphale, Alan est assailli de troubles, de questionnements et d'un pressentiment. Qu'est-ce qui pourrait bien l'attendre, lui qui n'a rien de particulier à espérer de la vie que la lente continuation de sa carrière, à Cliff End, la charmante petite bourgade côtière de sa jeunesse ? Car un évènement tout à fait imprévu pourrait venir éclairer d'une façon décisive les fondements de sa vie d'artiste, et décider à son insu de son devenir...

SOMMAIRE

Retour vers Cliff End	114
Chapitre 24	114
L'envers du décor	118
Chapitre 25	119
Chapitre 26	123
L'image arc-boutée	127
Chapitre 27	127
Chapitre 28	131
La sonate du désespoir	136
Chapitre 29	136
Chapitre 30	140
Arrivé à bon port	144
Chapitre 31	144
Une maison	148
POSTFACE	149

Retour vers Cliff End

(un cas de sublimation)

Troisième partie

Chapitre 24

Rebecca s'en retournait maintenant vers la falaise où se lovait la grande et accueillante maison. Le pied alerte et l'esprit rempli de sa conviction habituelle, elle cheminait vers sa journée de travail, toute pétillante. La brume légère ne l'affectait guère, puisqu'elle savait qu'en cette saison-ci elle se serait dissipée avant qu'elle-même soit parvenue jusqu'au seuil luisant de rosée. Et la maison brillerait de nouveau de sa belle présence, peu à peu réveillée de sa torpeur par l'entrain bienveillant de son activité.

Le silence qui perça de la grande maison, cependant, lui parut tout de suite plus lourd et plus pesant qu'à l'ordinaire. Pour tout dire, elle le jugea d'une profondeur tout à fait inaccoutumée. Dans le salon, elle trouva la lumière allumée sur son socle de bronze. La partition coutumière avait à moitié glissé du chevalet où elle avait reposé durant de longues semaines, sans jamais avoir été déplacée. Néanmoins, il ne lui semblait pas qu'il y eût d'autres traces apparentes de désordre. Sauf lorsque Rebecca remarqua que le couvercle de l'étui du violoncelle d'apparat, bien que correctement rabaissé, baillait imperceptiblement, toutes ferrures relevées. Ce détail était la marque d'une incongruité que le vieux professeur n'aurait jamais laissée en l'état, quelle qu'en fût l'occurrence. Aussi se mit-elle à appeler à travers la maison de sa voix perçante. Troublée, elle inspecta l'étage, puis visita les communs.

Contes et Romans

Bien évidemment, il ne fut rien répondu à ses appels réitérés. L'air chargé de brume s'évaporait autour de la grande maison, tout en imitant de larges figurines de tulles et des voilages s'évanouissant à mesure, absorbées qu'elles étaient dans la lumière matinale et inondées de soleil. Tout était calme et radieux au dehors, mais tellement oppressant à l'intérieur. Il était véritablement inquiétant de vivre cette absence des vibrations familières, dans un endroit qui en était si communément chargé ! Sentant monter en elle une angoisse incontrôlable et la gorge serrée d'inquiétude, Rebecca sortit de la grande maison en criant fortement à la ronde :

« Professeur, professeur ! » Mais ses appels semblaient comme happés par le silence environnant.

Rebecca se sentait comme emmaillotée par le vent qui tourbillonnait et se levait soudain par rafales brusques, pour venir se poser sur l'étendue verte du pré. L'herbe folle se redressait puis se courbait de nouveau, par vagues drues, comme si elle voulait imiter les mouvements de la mer qui se devinait en arrière-plan. Était-il descendu au village ? Mais si tôt le matin, cela paraissait si peu vraisemblable à la jeune employée. Et pourquoi, dans ce cas, avait-il laissé la lumière du salon allumée ? Et puisqu'il avait pris avec lui son violoncelle des grands soirs, cet instrument si prestigieux et vénéré par lui – cette autre chair de lui-même, comme il se plaisait à le dire -... Mais oui, bien sûr : il ne pouvait qu'être allé jouer sur le rebord de la falaise, à son emplacement favori ! Elle se précipita donc vers le haut de la colline, sur cette crête où le pré prenait fin, face à l'immensité merveilleuse de la mer. Elle arriva bientôt sur le petit promontoire, toute haletante et le souffle court, comme s'il avait été dérobé par la vivacité de sa course. Le transat était bien posé là, à sa place de toujours. Mais il avait basculé dans l'herbe. Tout autour de lui, la rase végétation était fraîchement piétinée. Mais aucune trace, là non, plus du vieux professeur, ni de son précieux instrument.

Maintenant, le temps avait passé. On voyait à contre-jour s'agiter les silhouettes de deux jeunes policiers qui tenaient, chacune fermement fixée au bout de leurs bras forts, une corde tendue, que l'on avait assurée à un piquet de bois fiché en terre. Sous l'effort de la traction qu'exerçaient les deux cordes, les hommes s'arc-boutaient dangereusement, et l'on percevait dans le lointain les échos de voix qui résonnaient. L'air ambiant restait rempli d'une douce fraîcheur, précurseur de l'automne, malgré la présence

Contes et Romans

avenante du soleil qui irradiait de sa belle rondeur la fin de la matinée qui approchait à grands pas.

Rebecca, l'air égarée, pensive ou absente – on n'aurait su le définir tout à fait – était assise, les pieds repliés sous ses cuisses, à mi-chemin de la maison, au milieu du grand carré d'herbes longues. De ses deux mains fines, elle triturait machinalement une tige de graminée qu'elle avait prélevée à ses côtés, dans le vaste champ de verdure. Son visage blanc se mariait à l'infinie clarté du soleil.

Du fond de la scène qui se déroulait toujours en arrière-plan, au faite de la colline, un troisième individu en costume gris sombre et qui semblait avoir jusque-là supervisé les opérations des deux autres policiers, se détourna soudain du groupe pour venir se présenter, quelques pas en arrière de Rebecca. Mais celle-ci gardait son visage ostensiblement tourné vers le village, situé en contrebas. Sans attendre que son interlocutrice se retournât vers lui, le coroner exprima quelques mots à son intention :

« Je suis désolé, mademoiselle, mais nous venons de retrouver un corps, au bas de la falaise. Il semble bien que votre employeur – car il s'agissait de votre employeur, si j'ai bien compris ? – soit décédé. Je vais devoir vous poser quelques questions, afin d'éclairer les circonstances de cette disparition tragique.

Rebecca resta figée et silencieuse, les yeux fixés sur la vague lumière de l'horizon qui brillait dans le lointain, comme absorbée hors du panorama visible des choses.

- Tout d'abord, poursuivit l'inspecteur, avait-il de la famille ? Je veux dire, particulièrement dans la région ?

- Je ne crois pas, non... En tous cas, il ne m'en a jamais parlé, répondit-elle laborieusement, après un moment de silence et d'égarement. Non, pas que je sache.

Et puis, tournant ses yeux rougis vers l'homme qui se tenait debout derrière elle, elle ajouta, d'un air confus :

- Des connaissances, il en eut beaucoup, durant sa carrière. C'était un professeur de musique très réputé dans toute l'Angleterre, et même au-delà. Mais l'âge aidant, il ne recevait plus guère de visites, ces dernières années. Il avait bien entretenu, il y a longtemps de cela, des rapports privilégiés avec un élève de la région, un certain Alan Temple, dont il m'a encore parlé récemment. Une sorte de protégé, ou de fils spirituel, si vous

Contes et Romans

préférer. Mais cela fait bien longtemps qu'il n'est pas revenu le voir, et moi-même, jusqu'à présent, je ne l'ai jamais rencontré. Du fait de ses voyages et tournées de galas à travers le monde, je suppose... Mais je ne sais pas si cela peut avoir un quelconque rapport avec votre question initiale, conclut-elle, l'esprit soudain un peu effarouché par la confiance qu'elle venait de lui faire.

- Je comprends, reprit le coroner. Reposez-vous un moment et reprenez vos esprits. Je reviendrai un peu plus tard vous interroger. En tous cas, merci de nous avoir prévenu de sa disparition. Ainsi que pour l'aide que vous nous avez apportée dans les recherches. Et encore une fois, je suis profondément navré de cette issue dramatique. »

Le vent continuait de souffler autour de Rebecca, telle une abeille aiguillonnée qui tournerait follement autour de sa tartine de miel. Dans les sifflements qu'il produisait, il semblait à Rebecca qu'elle entendait encore les vestiges de ces mélodies que jouait pour elle le vieux professeur. Elle percevait les débris de ces tonalités profondes et familières du violoncelle s'élever lentement dans les airs. Elles venaient se marier à la consistance souple et malléable du jour qui bruissait tendrement à ses côtés, en frôlant légèrement ses oreilles, puis repartaient se perdre tout là-haut, dans la lumière incertaine qui émanait du ciel. Il lui semblait que cette onde vibrerait toujours pour elle, palpitante dans son voisinage d'une manière qu'elle aurait crue perceptible, discernable, voire charnelle, et ne concevait pas que cette sensation qui brûlait maintenant dans sa chair même puisse être irréaliste. Ni que ce sentiment factieux ne puisse être qu'uniquement virtuel, c'est-à-dire vécu en elle par la seule force du souvenir de ses perceptions passées...

En d'autres termes, elle comprit peu à peu que son esprit, qu'elle ne maîtrisait plus tout à fait en ces instants d'intense désastre intérieur, n'arrivait pas à admettre la brutale réalité de la disparition du vieux professeur. De ce vieux compagnon de route sur lequel elle avait veillé avec application et fidélité durant les années qui venaient de s'écouler. Rebecca n'arrivait pas non plus à se faire à l'idée de cette confrontation soudaine, mais qu'elle devait cependant envisager sans détour et presque frontalement, avec la matérialité de son absence. Son esprit la trahissait sur ce point et, toute bouleversée par une cruauté qu'elle ne s'était jamais imaginée auparavant, elle ne parvenait pas à endurer l'implacable réalité d'une mort que des circonstances pour le moins inattendues lui imposaient

Contes et Romans

brutalement et d'une manière particulièrement arbitraire, se disait-elle,
l'esprit perdu dans le vent.

*

*

*

Ils furent les peintres de notre avenir.
Ces ensoleillements gracieux de nos vies.
La médiation heureuse vers nos possibles :
Nos échappées belles vers l'infini.

Ils furent les enchanteurs de nos mots :
Les porteurs d'eau de nos folles espérances.
Remplis de visions fortes et animistes :
Des rois parmi nos joies à venir.

Ils furent le rythme tendre de nos corps
Mettant en phrases nos plus intimes rêveries
Dans des ballets et des chorégraphies :
Cette mise en mouvement de nos vies.

Ils furent cette intention toujours active
De nos matins imbibés de lumière
Dans l'explosion câline d'une atmosphère :
Eux, gorgés à l'excès de sublimes couleurs.

Mais que revivra donc, pour nous, le monde
Lorsqu'il aura terni les faces
De ces soleils épris qui grimacent, parfois
Lorsque les artistes souffrent et meurent ?

L'envers du décor

*

*

*

Contes et Romans

Chapitre 25

Le coroner entra dans l'étroite maison mitoyenne qui faisait face au quai désert du port. Sur la porte du vestibule, le panonceau usuel, barré dans toute sa longueur du mot « Vacancy », avait été retourné, signe que l'unique chambre à louer du lieu était occupée. Il semblait qu'il avait été bien renseigné et que l'homme qu'il recherchait se trouvait effectivement à l'intérieur. Il hêla en direction du fond obscur de la pièce, d'où il percevait un concert assourdissant de bruits de cuisine et de rangement d'ustensiles qui se mêlaient à une voix nasillarde. Il attendit un moment sur le pas de la porte, puis ne recevant aucune réponse à ses sollicitations, il se décida à avancer vers la cuisine sombre qui faisait face à l'arrière-cour du bâtiment. La matrone, qu'il trouva réfugiée dans la petite salle à s'affairer autour du fourneau et de la radio allumée, fut passablement effrayée par la surprise que lui causa cette intrusion inopinée. Mais une fois rassérénée par les paroles de présentation du coroner, elle se montra fort aimable et le renseigna bien volontiers. En effet, le nom qui lui était demandé était bien celui de la personne qui s'était présentée à elle, il y avait quelques jours de cela, pour réserver la seule chambre disponible de la maison – seulement pour un moment, avait-il précisé -. Mais ce dernier était sorti à l'heure actuelle, pour une promenade dans les environs. Cependant, elle l'avait vu, la veille, entrer dans le pub voisin, alors que celui-ci ouvrait à peine ses portes. Peut-être le coroner – c'était bien sous ce titre que l'homme auquel elle avait affaire s'était présenté, n'est-ce pas ? – aurait-il la chance de l'y trouver à nouveau, puisque c'était à peu près l'heure de son ouverture...

Lorsqu'il entra dans le pub, l'inspecteur sut tout de suite qu'Alan Temple y était bien présent. Il y avait encore fort peu de monde installé dans la salle capitonnée, à cette heure avancée de la matinée ; peu d'agitation, dans cet espace étrié de l'univers d'ordinaire enfumé et bondé de cet établissement de boisson, et l'homme qui était attablé devant sa pinte de bière était d'un raffinement manifeste, qu'on ne rencontrait que rarement dans les environs où seuls les hommes issus de la terre se mêlaient généralement aux marins fraîchement débarqués de leurs navires. Et l'on trouvait en cet endroit plus couramment des pochetrons que des hommes habillés de costumes de tweed léger. Devant l'homme en question, le

Contes et Romans

journal, contenant les dépêches du jour, était replié sur la table ronde et l'on voyait s'imposer en grosses lettres capitales son titre évocateur :

« Qui a tué le professeur de musique ? »

« Pardon, puis-je jeter un coup d'œil ? s'enquit aussitôt le coroner.

Manifestement, son interlocuteur paraissait blême et totalement apathique. Il ne semblait pas être d'humeur à vouloir s'opposer à la demande du coroner, lequel s'empara du journal derechef, sans même attendre la réponse. Il examina l'article dans ses grandes lignes, replia furieusement le journal et s'adressa une fois encore à Alan, qui affectait toujours son air abattu :

- Excusez-moi de nouveau, mais pourrais-je m'asseoir à côté de vous ?

Alan regarda vaguement à la ronde, comme pour signifier que, l'établissement étant désert à cette heure, il ne manquait pas de places libres autour des autres tables. Mais par politesse naturelle, il se ravisa.

- Si tel est votre désir... répondit-il simplement.

- Je le souhaite assurément, renchérit l'inspecteur. En fait, c'est vous que je suis venu voir. En effet, je suis le coroner du comté, et j'ai été chargé d'effectuer toutes les constatations concernant le décès de celui que tout le monde ici connaît sous le nom de « professeur de musique ». Et vous le connaissiez bien, vous aussi, d'après ce que l'on m'a dit.

Alan fixa son interlocuteur droit dans les yeux, le regard un peu ébahi et manifestement désorienté. Il était évident qu'il ne mesurait pas exactement quelle direction prendrait l'entretien qui avait si étrangement débuté, ce qui l'obligeait à rester sur ses gardes. Raison pour laquelle le coroner s'empressa de préciser à son encontre :

- Oh, veuillez n'attacher aucune espèce d'attention à ce qui est rapporté dans ce maudit journal ! Nous avons bien des soucis, ces derniers temps, avec ces jeunes journalistes qui viennent de la capitale pour faire leurs premières armes dans la région : on ne trouve plus que du sensationnel sous leur plume. C'est à se demander si leur future carrière ne se mesure pas au nombre de faits séditieux qu'ils seront capables de rapporter dans ces fichues colonnes ! Si cela n'avait aucune incidence sur la tranquillité des populations, c'en serait proprement risible.

- Je crois comprendre ce que vous dites ; j'ai pu observer cela, moi aussi, aux Etats-Unis, où je séjournais encore, il y a quelques semaines.

Contes et Romans

- En effet, convint le coroner. Cependant, à cette heure, rien n'indique que le décès qui nous occupe ne soit autre chose qu'un simple accident. Ou quelque chose du genre. Il n'y a aucune évidence de la présence d'une tierce personne sur les lieux mêmes de la disparition ; on n'y relève que les traces de la fréquentation habituelle de cet endroit. Et puis, au-delà des très nombreuses déchirures superficielles et ecchymoses dues certainement à la chute du corps au pied de la falaise, il sera bien difficile, je crois, de discerner s'il y a eu des traces d'une lutte quelconque. On pourrait tout aussi bien imaginer que l'homme a été pris d'un malaise. Cependant, dans cette hypothèse, il aurait quand même fallu qu'il s'avancât de quelques mètres, avant de basculer dans le vide... Fait difficile à croire, néanmoins, surtout lorsqu'on sait qu'il était accompagné de son violoncelle. Car c'est ce qui m'intrigue le plus, voyez-vous, dans cette histoire. Mais peut-être pourriez-vous m'éclairer à ce sujet : comment expliqueriez-vous le fait que le professeur soit tombé du haut de la falaise avec son violoncelle ?

- Je ne sais pas. Non vraiment, je n'en sais strictement rien, répondit évasivement Alan. Moi-même, qui suis musicien de longue date, cela me paraît effectivement peu compréhensible. Mais j'éprouve bien du mal à m'imaginer les circonstances exactes de la situation, pour tout vous dire. Depuis que j'ai découvert la nouvelle, juste à l'instant, en lisant le journal, je ne sais quoi en penser. Concrètement, j'étais venu de Londres dans l'idée de lui rendre visite. Je pensais que nous avions beaucoup de vues nouvelles à échanger, au sujet de la musique. Tellement de choses prennent forme continuellement dans ce domaine, à travers le monde. C'est un univers en perpétuelle bouillonnement : une véritable effervescence, et cela l'aurait passionné que je lui fasse part de mes découvertes... ! Pour le reste, je suis sans ressource pour expliquer ce qui a pu advenir.

- Ce qui n'est nullement blâmable en soi, admit le coroner. Et à chacun sa partie, pourrait-on dire. Mais si je puis me permettre de vous demander ce service... En tant que musicien et fin connaisseur, je suppose, en ce qui concerne les instruments de musique, pourriez-vous venir confirmer la qualité de l'instrument dont nous avons retrouvé les fragments auprès du corps ? Juste dans le but d'éliminer les derniers doutes que nous pourrions nourrir sur la question ? »

Le lendemain matin, il fut présenté à Alan les débris affreusement déchiquetés d'un violoncelle qu'il n'eut toutefois aucune difficulté à identifier sur le champ, tant il avait eu d'occasions, par le passé, de l'admirer entre les mains de son professeur. Il confirma sans hésitation la

Contes et Romans

nature exceptionnelle de l'instrument, expliquant les marques et signatures qui étaient encore discernables par endroit. Le professeur était donc mort en compagnie de ce qui avait compté de plus cher à ses yeux, très certainement, durant toute sa vie. Peut-être était-ce là, d'ailleurs, l'explication que l'on pouvait apporter à la question que lui avait posée la vieille le coroner, se hasarda Alan à son intention ? Mais on ne pouvait être sûr de rien, en de pareilles circonstances, avait-il aussitôt ajouter, comme pour effacer subrepticement de sa pensée l'idée que pouvait sous-tendre une telle allusion. Et s'il l'avait formulée ainsi, ce devait être uniquement parce que cette pensée lui avait échappée, put alors en conclure le coroner.

« Cela risque bien de rester pour toujours un mystère, présagea ce dernier. Je n'ai cependant plus guère de doute sur la nature accidentelle de sa mort. Même si aucune trace de malaise - je veux dire, émanant d'une cause médicalement avérée - n'a pu être décelée jusqu'à présent. J'ai bien ma petite idée sur la question... Mais disons qu'elle est purement « théorique », si je puis m'exprimer ainsi. Par contre, un message m'est parvenu à votre intention – ne vous en étonnez pas, le monde de la province est si restreint que tout se sait ici à la vitesse d'une traînée de poudre. En faisant mes recherches administratives, j'ai été amené à contacter son notaire, à Hastings. Il m'a fait part que vous figuriez parmi les intéressés à son testament. Vous ne m'en voudrez pas, je suppose, au vu des conditions très particulières que revêt cette affaire, si je lui ai demandé qu'une rencontre des légataires soit organisée au plus vite. Aussi propose-t-il de réunir l'ensemble de la légation dès demain après-midi, à l'issue des obsèques du professeur, lesquelles prendront place, pour leur part – j'ai signé à cet effet toutes les autorisations réglementaires ce matin même – dans le milieu de la matinée. Cela vous conviendra-t-il ? »

Bien évidemment, Alan n'avait rien à redire à cette proposition, qui n'en était d'ailleurs pas une. Il trouvait simplement que la situation paraissait prendre une tournure un peu trop précipitée à son goût. Mais il savait aussi qu'on ne pouvait se soustraire au déroulement inexorable des événements humains, lorsque ceux-ci avaient été enclenchés. Et en l'occurrence, il lui semblait désormais préférable de se laisser porter par ces événements-ci, même s'ils le dépassaient de beaucoup. Mieux valait laisser faire, puis tenter de reprendre le pas sur eux ultérieurement, une fois que toute chose aurait été remise à sa place par la volonté même des hommes, qu'ils fussent vivants ou morts.

Contes et Romans

Chapitre 26

Rebecca l'avait instantanément identifié. Alors qu'il sortait du commissariat et qu'il saluait, sur le seuil, le coroner du district - qu'elle reconnut, lui aussi, sur le champ -, elle avait tout d'abord été frappée par l'élégance altière de la silhouette de cet homme. Puis, en regardant attentivement son visage, elle fut tout de suite convaincue qu'il s'agissait bien de lui. Elle en était persuadée : il s'agissait d'Alan Temple, dont le vieux professeur lui avait parlé, trois jours auparavant, juste avant sa disparition. Les traits qu'elle avait discernés sur les vieilles photographies étaient intacts et, dans son esprit, il ne pouvait y avoir méprise. Et ce d'autant plus que le vieux professeur lui avait annoncé sa venue prochaine. Elle s'avança résolument vers l'homme en question, dans l'intention de se présenter à lui.

« Bonjour, commença-t-elle. Vous ne me connaissez certainement pas, mais moi je vous connais déjà un peu. Je m'appelle Rebecca et je suis... enfin, j'étais l'employée de maison de votre ancien professeur de musique. Je m'occupais de lui et entretenais autant que faire se pouvait sa demeure. En fait, il m'avait annoncé, il y a quelques jours de cela, que vous viendriez bientôt jusqu'à Cliff End, pour lui rendre visite. Et grâce aux photographies conservées dans la petite chambre annexe, à l'étage de la maison, je vous ai tout de suite identifié. Je sais que les circonstances ne sont pas favorables pour une telle rencontre... Mais dites-moi, j'imagine que vous arrivez tout juste en ville, n'est-ce pas ? Je vous ai vu avec le coroner, vous savez.

Cette entrée en matière était ma foi fort dense et inattendue, et Alan dut se concentrer pour savoir par quoi il allait entamer sa réponse. Mais il se ressaisit bientôt :

- En effet, je suis bien Alan Temple. Enchanté de faire votre connaissance... malgré la tristesse de la situation, qui n'est effectivement guère propice aux présentations. D'ordinaire, je suis plutôt discret, lorsque je descends quelque part. Mais ici sont mes origines : c'est donc différent. Je suis cependant navré d'être arrivé trop tard pour revoir mon professeur. Comment allait-il, ces derniers temps ?

Contes et Romans

- Pour quelqu'un comme moi qui le côtoyais régulièrement, c'est assez délicat à exprimer. Il vieillissait, bien sûr. Son pas était de moins en moins assuré, son allure forcément moins vive et plus courbée qu'auparavant. Mais son esprit est resté merveilleusement en éveil jusqu'au dernier jour. Tout cela me laisse tellement perplexe, ce qui a pu se passer... Mais vous ne m'avez pas répondu : venez-vous d'arriver ? Où sont vos bagages ? Comptez-vous rester longtemps parmi nous ?

Alan marqua un nouveau temps d'arrêt avant de répondre, ce que nota Rebecca. Mais il ne pouvait pas se dérober plus longtemps à ses questions, même en face de cette parfaite inconnue, car le village, comme l'avait si bien fait remarquer le coroner, était un microcosme où toute information circulait à très grande vitesse, de bouche à oreille. Il lui fallait donc jouer franc jeu en mettant de côté, pour un temps tout au moins, son besoin impérieux de tranquillité.

- En réalité, cela fait trois jours que je suis arrivé ici. Mais je désirais reprendre contact à ma mesure avec le lieu de mon enfance. Raison pour laquelle je suis descendu dans un premier temps dans la petite pension qui se trouve juste à deux pas d'ici. Hier matin, je me préparais à monter vers la maison du professeur pour lui signaler ma présence : et c'est en lisant le journal que j'ai su ce qu'il s'était passé. J'en suis bouleversé, moi aussi, pour vous dire la vérité.

- Je comprends la situation. Quel dommage que vous ne soyez pas arrivé directement à la maison ! D'ailleurs, j'avais préparé le couchage à votre intention, à sa demande expresse. J'avoue que je ne réalise toujours pas, moi non plus, quel type d'évènement a pu se dérouler là-haut, sur la falaise. Mais la maison vous reste totalement accessible : le coroner me l'a confirmé hier, à l'issue des dernières constatations qu'il est venu réaliser sur place. Je pense, si cela ne vous indispose pas trop, que vous pourriez emménager dans la maison du professeur. Surtout si vous comptez séjourner quelques jours à Cliff End. Quelles sont vos intentions à ce sujet ? »

De nouveau, Alan put admirer le sang froid, l'aplomb et la vivacité d'esprit de cette jeune personne qu'il ne connaissait pas de la veille et qui menait avec une assurance manifeste, en ce moment pourtant si particulièrement gênant pour les deux parties, cette discussion à bâtons rompus. D'ailleurs, il n'était pas habitué à ce genre de contacts menés tout à trac, car une certaine réserve ou affectation d'humeur subsistait, le plus

Contes et Romans

souvent, dans les rapports qu'il entretenait avec la plupart de ses congénères, ces derniers gardant toujours en mémoire la personnalité exceptionnelle à laquelle ils avaient affaire. La tournure que prenait la discussion l'intriguait donc beaucoup, mais elle n'était pas pour lui déplaire tout à fait.

Au contraire, Alan semblait goûter à sa juste valeur ce naturel qui facilitait les échanges, laissant délibérément de côté l'évocation du contexte délicat dans lequel ils prenaient place. Il se surprit à se dire qu'il n'était pas insensible à la fraîcheur que dégageait cette fluette personne qui, bien que d'allure encore jeune, était certainement déjà entre deux âges. Ni à la brise qui voletait sur sa dentelle, juste au ras de son cou, ainsi que sur la mèche libre qui pendait près de l'oreille, échappée de sa chevelure tirée en arrière. Il pensait qu'il appréciait que le temps fût radieux sur le port, et combien le souvenir tranquille de la grande maison, lorsqu'elle était, comme le cas s'en présentait aujourd'hui, inondée d'un soleil étincelant, était ce qui lui paraissait le plus cher à son cœur. Combien de fois, adolescent, était-il monté jusqu'à cet endroit réconfortant, afin de retrouver cette chaleur bénie des accords et de la musique, au sein de son ambiance studieuse ? Et lorsqu'il fut installé à Londres, plus tard : comme il l'avait retrouvée, de temps à autre, avec une authentique délectation, telle une retraite bienheureuse ! Et plus tard encore...

« Même à moi, je ne vous cacherai pas que mes intentions ne sont plus très claires. Je ne suis plus assuré de trouver ce que j'étais venu chercher ici. Je veux dire : ce pour quoi je me suis déplacé jusqu'ici ne m'est plus accessible, de toute évidence. Mais a minima, je me devrai de séjourner ici au moins jusqu'à demain, afin d'assister aux obsèques – à ce sujet, il va falloir que je me renseigne pour savoir si je peux être utile d'une manière ou d'une autre, pour les démarches à entreprendre ou régler quelques détails d'organisation -. Et il semble qu'il y aura ensuite des affaires qui me concerneront. Je vais donc rester quelques jours à Cliff End, oui, très certainement.

- Raison de plus, renchérit d'un ton presque enjoué Rebecca : acceptez de venir vous installer là-haut. Vous connaissez l'endroit. Vous y trouverez tout le nécessaire. Et au besoin, j'apporterais de quoi vous sustenter quelque temps. Dans tous les cas, vous serez plus à votre aise pour faire le point sur ce qu'il vous sera nécessaire d'entreprendre, et vous aurez éventuellement accès aux affaires du professeur, si cela peut vous être utile.

Contes et Romans

Vous savez, nous avons aussi fait le point avec le coroner sur cet aspect de la question, et il est certain que le professeur n'avait pas de famille proche ; en tous cas, personne qui puisse s'occuper des échéances à venir le concernant. Ainsi, il me semble que tout vous désigne pour jouer ce rôle.

- Cela est bien soudain pour moi, et j'aurais aimé avoir du temps pour y réfléchir. Et puis, je risque malgré tout de déranger...

- Pas du tout ! D'ailleurs, je suis certaine que c'est ce qu'aurait voulu le professeur lui-même. Vous n'oseriez pas lui faire cet affront, désormais ? Écoutez : j'avais prévu de retourner, quoi qu'il en soit, à la maison, cet après-midi même. Présentez-vous vers cinq heures, juste avant que je ne quitte les lieux. Je vous donnerai quelques consignes et tout ira pour le mieux, vous verrez. Alors à tout à l'heure, je pense.

- Je vais réfléchir à votre proposition et vous remercie sincèrement de votre gentillesse, quelle que soit la décision que je prendrai. Mais nous aurons l'occasion de nous croiser à nouveau, j'imagine. Bonne journée à vous, chère Madame. »

Rebecca esquissa un bref sourire en coin et se retint de détromper Alan sur sa condition personnelle. Elle espérait simplement avoir été convaincante au sujet de la maison. Car de toute évidence, cette proposition représentait exactement ce qu'aurait voulu le vieux professeur.

*

*

*

L'image arc-boutée sur le flanc des collines.
Le talent en excès, l'œil blond qu'on imagine
Par-delà les fourrés. La puissante machine :
Dans les airs un planeur qui traverse les bruines.

L'humide frondaison sur le palier des cimes.
Et ce message rond qui appelle la dîme.
Tous les passants abscons... Ce passager des vignes
Qui d'un tel unisson se montrerait indigne.

Contes et Romans

Cet alliage de sons qui par le monde mime
L'esprit consolidé de pleurs et d'aubépine.
Ainsi que ce mignon visage que ravine
Un astre irradié de perles très câlines.

Tout cela ne saurait être au sang qui ranime.
Ces signes qu'il faudrait pour qu'un ciel s'imagine
Être amour délivré, plaisir inanimé !
Cette fureur donnée d'une fleur qui se livre.

L'image arc-boutée vit au flanc des collines.

L'image arc-boutée

*

*

*

Chapitre 27

Le vent balayait mollement le modeste cimetière tout englué de verdure. Oh, ce n'était rien qu'un petit vent de brise alerte, douillette et presque chaleureuse. Mais on ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle était plus dense et plus intense que celle qui venait de sévir, durant les jours qui avaient précédé cette cérémonie que l'on dédiait au vieux professeur. Que chaque personne qui se retrouvait là, toutes unies dans le même deuil et le même désespoir d'avoir perdu l'affection d'un être altruiste et sensible, devait en ressentir une douleur supplémentaire, un abandon plus lourd, en cet instant précis où, regroupés autour du pasteur qui officiait de ses paroles réconfortantes, on voyait disparaître le cercueil au fond de la petite saignée de terre brune.

Une partie importante des habitants du village était présente à cette cérémonie, et cette constatation que fit Alan fut douce à son esprit. Il n'ignorait pas que son professeur vivait plutôt en marge de la communauté de ses concitoyens, ne serait-ce que géographiquement parlant. Sa demeure

Contes et Romans

était située à l'écart du bourg et il ne s'en était jamais trop éloigné, même lorsqu'il s'agissait de se mêler aux obligations sociales les plus courantes qu'imposait, d'ordinaire, une vie de partage et d'efforts. Il en était distant physiquement, tout aussi bien que par son activité même, que peu de gens ici comprenaient à sa juste valeur. La musique de concert conservait, en province, une auréole de fastes pompeuses et impénétrables. Tout ce qu'il avait pu embrasser durant sa carrière paraissait aux villageois très ésotérique, lointain et inaccessible, même si un profond respect avait toujours accompagné l'attention que l'on continuait de porter à ce personnage que, parfois, on appelait ironiquement « le maître ». Seuls les nombreux gamins du comté, qui tous s'étaient confrontés pour quelque temps à ses leçons d'instruments ou de solfège, avaient formé ce trait d'union tangible entre lui et les générations anciennes du village.

Alan savait que ce sentiment de distance et d'incompréhension rejaillissait fatalement sur sa personne : lui, l'enfant prodige du voisinage, qui avait suivi la voie grandiose et prestigieuse de la consécration et des honneurs qu'avait tracée à son intention son vieux professeur... L'affluence courtoise qui s'était insinuée dans la file du cortège lui montrait qu'il n'avait rien à craindre, cependant, des réactions plutôt bon enfant qui animaient cette population au caractère naturellement distante, mais aux manières tout de même policées. À l'inverse, les quelques rares londoniens qui avaient pu être prévenus à temps pour se déplacer en toute hâte jusqu'à Cliff End paraissaient plus agités et plus démonstratifs. Tout ceci amplifiait quelque peu le trouble qui agitait secrètement l'esprit d'Alan. Car lorsque le pasteur lui fit signe de s'avancer vers la petite fosse creusée à même la prairie, afin de rendre ses derniers hommages au défunt, il ne put s'empêcher de revoir aussitôt la même scène : celle qu'il avait déjà vécue, il y avait plus de trente ans de cela, et qui renaissait sous le coup du souvenir embué de sa défunte mère.

Cela le ramenait inéluctablement au temps de sa jeunesse. À l'époque de sa disparition tragique. Les images qu'il en gardait paraissaient floues. Et pourtant, son sentiment à ce sujet, lui – de cela, il en était certain –, était intact...

À l'instar de ce qu'il observait aujourd'hui (on en était à la période de l'été triomphant), les jours qui avaient entouré le drame avaient été d'une douceur particulièrement agréable. C'était d'ailleurs ce qui avait motivé

Contes et Romans

l'envie qui s'était exprimée, d'un commun accord entre les protagonistes - le jeune couple s'étant joint volontiers au nouvel arrivant dans la région -, d'organiser un repas champêtre, quelque part sur la côte. Après quelques brèves discussions auxquelles, bien qu'enfant, Alan avait assisté, il avait été convenu de tenter d'accéder à la petite crique qui s'étalait de l'autre côté du port, au pied de la falaise. La grève qui débutait en cet endroit se situait juste en dessous de la propriété que venait d'acquérir le professeur de musique. Détail qui donnait, semblait-il, plus d'intérêt encore à la sortie projetée en mer. Car en effet, seule la voie maritime permettait d'accéder à cette crique étroite et toute jonchée de galets grossiers. L'excursion n'était pas sans présenter un quelconque péril, d'ailleurs ; mais elle était fréquemment tentée par tous les jeunes gens du voisinage, surtout lorsque le temps était clair et limpide, comme cela avait été le cas à Cliff End, durant cette fin d'été.

Alan se souvenait de tous les détails avec une grande précision. Ou peut-être lui semblait-il seulement s'en souvenir, son jeune esprit ayant pu, par la suite et en fonction des quelques bribes de conversations perçues de ci ou de là, reconstituer l'enchaînement fatal des événements ? Ce dont il pouvait être certain, cependant, c'était que les choses s'étaient exactement déroulées comme cela. Du fait du risque effectif qu'il fallut prendre pour défier la mer, élément toujours imprévisible, qui plus est, dans l'un de ces petits canots de bois que l'on ne pouvait manier qu'à la seule force des rames, on avait préféré, au tout dernier moment, ne pas emmener l'enfant qu'il était, en le confiant à un couple d'amis que l'on venait de croiser sur la jetée. Il profiterait de l'occasion pour s'amuser avec d'autres enfants de son âge. Et Alan était resté là, à regarder s'éloigner la frêle embarcation ballottée sur le dos frangé de la mer. À voir s'amenuiser son élégante silhouette rose et bleu dans la clarté du jour, maladroitement chahutée par les mouvements contradictoires des vagues et ceux que ses occupants de fortune tentaient d'imprimer au canot. Puis il les avait vu, finalement, disparaître derrière le renforcement formé par la première barrière de roche calcaire qui s'avancait jusque dans la mer, au tournant de la côte.

Il avait appris plus tard que ce fut au retour de l'excursion que la barque avait chaviré. Que peut-être ils avaient trop attendu avant de décider de rentrer ? Ou qu'ils avaient pris trop de recul par rapport à la côte, afin d'entr'apercevoir le faitage de la grande maison - la toute nouvelle fierté de son propriétaire -, logée sur son replat de terrain ? Ou qu'ils s'étaient tout

Contes et Romans

simplement trop éloignés, par mégarde, du rivage accidenté, sans doute déviés par les courants qui déjà s'inversaient... Peut-être contrariée, aussi, par les efforts désordonnés que durent faire les deux rameurs, peu experts en matière de maniement d'avirons, la barque s'était soudainement retrouvée, prise de travers par une vague plus forte que les autres. Et celle-ci avait fini par faire chavirer l'embarcation ! Il avait fallu aux deux hommes de très longues minutes d'une nage mouvementée et d'exercices de force périlleux avant de réussir à la remettre d'aplomb sur sa quille. Et quand ils retrouvèrent leurs esprits, enfin, la mère d'Alan avait disparu. Elle ne se trouvait plus à leurs côtés, soudain, dans cette mer verdâtre et écumeuse. Ils se retournèrent, effarés ; plongèrent à s'en faire éclater les bronches, appelèrent de toutes leurs forces, virevoltèrent dans toutes les directions, s'affolèrent même. Mais rien n'y fit. Ils durent rentrer vers le port, piteux et déconfits par une escapade qui, bien malgré eux, venait de tourner au cauchemar.

De cet instant, Alan n'avait plus revu sa mère. Certes, les marins, aussitôt prévenus dès que rentrés au port, s'étaient lancés sur le champ à sa recherche, dans leurs embarcations de pêche plus lourdes et plus stables que la frêle chaloupe, et ils purent, avant la nuit tombée, retrouver son corps qui flottait, non loin du lieu de l'accident. Mais on lui épargna, à lui, de voir la dépouille de sa mère lorsqu'on la ramena à terre. Chacun pensait que c'était mieux ainsi, afin de protéger la sensibilité d'un jeune enfant déjà mis à si rude épreuve. D'ailleurs, avec le recul, il ne saurait dire, lui, Alan, si cela aggrava ou non la peine qu'il éprouva sur le moment. Mais il savait, en tout état de cause, qu'il n'aurait jamais su formuler la moindre demande en ce sens, l'aurait-il même voulue. Et, au final, cela lui avait toujours semblé naturel : car c'était ainsi, croyait-il, qu'il avait le mieux pris conscience de l'aspect irrémédiablement vaporeux de l'absence de sa mère.

Ce dont il se souvenait avec le plus de netteté, en revanche, c'était des impressions laissées par le jour de son enterrement. Ce fut de voir son grand cercueil de chêne clair et verni s'enfoncer inéluctablement dans la profondeur du sol, puis disparaître pour toujours sous les pelletées de terre brune. Ce fut aussi la manière dont il apprit, plus tard, à retrouver un peu de sa mémoire, face à sa plaque tombale, bientôt gravée de son doux nom sonore. Ce fut le bruit du vent, aussi, lorsqu'il allait lui rendre visite, pour lui parler pudiquement de ses tourments, ses interrogations d'enfant perdu, et de ce vide douloureux qu'elle avait laissé en lui. Lorsqu'il venait lui

Contes et Romans

évoquer confusément ses espoirs, ses progrès manifestes accomplis dans le domaine de la musique - domaine qu'elle avait tant aimé - ; mais aussi, pour lui rapporter ses difficultés mainte fois observées, lorsqu'il tentait d'approivoiser les gestes désarticulés de ses doigts pour atteindre les notes les plus ardues. Alors, il lui parlait ouvertement de ses doutes et de ses réussites : car désormais, il lui semblait que c'était pour elle qu'il accomplissait tout cela. Pour elle qu'il se confrontait à la beauté même de la musique, car il avait fini par identifier cette pureté de la musique à celle enfouie de sa mère. Et c'était cette idée-là qui l'avait fortifié jour après jour, jusqu'à aujourd'hui. C'était cette idée-là que le vieux professeur paraissait avoir si bien perçue en lui, puis secrètement encouragée par la suite... Comme Alan aurait souhaité avoir eu la force, rien qu'une seule fois, de lui en demander confirmation ! Mais il savait pertinemment, au fond de lui-même, qu'il est des expériences de la vie que ni la complicité des êtres ni la sollicitude bienveillante de la parole ne savent partager. Et celle-ci en faisait indubitablement partie.

Le cercueil du vieux professeur venait à son tour de disparaître complètement sous la terre. Comme pour chasser de sa pensée les images qui le troublaient, Alan releva la tête, pensant reprendre son souffle en inspirant un peu de cette brise vivifiante. Le ciel était clair et bleu, et il s'épanchait toujours autour de lui, telle une offrande étincelante faite au monde. Derrière les visages graves de l'assistance, il reconnut celui de Rebecca qui, au détour d'un regard jeté à la volée, se redressa, puis esquissa en sa direction un léger sourire de tendre et compatissante acceptation.

Chapitre 28

La cérémonie touchait à sa fin et l'assistance allait commencer à se disperser lorsque le coroner s'approcha discrètement d'Alan. Avant que les premiers mots de consternantes salutations ne fusassent de part et d'autre de l'assemblée et que de futiles condoléances commençassent à s'échanger entre les participants, il glissa à l'oreille d'Alan :

« Je me permets de vous rappeler notre rendez-vous chez Monsieur le notaire, en début d'après-midi. À ce sujet, je suppose que vous ne

Contes et Romans

disposez pas de votre propre véhicule, tout au moins à Cliff End. Il me semble avoir compris que vous êtes venu en train, depuis Londres.

- En effet, répondit Alan. De toutes les façons, je ne possède pas personnellement ce type d'engin. Mon mode de vie est trop itinérant, jusqu'à présent, pour que cela me soit véritablement utile.

- C'est bien ce que j'en avais conclu. Aussi, puisque j'ai demandé à être présent moi aussi à cet entretien - avec votre assentiment, cela s'entend -, je me propose de vous y conduire. Comme vous le savez, les communications publiques vers Hastings sont fort peu commodes, ni très fréquentes d'ailleurs. Le mieux serait que nous nous retrouvions, lorsque tout ce beau monde aura quitté le cimetière. Ma voiture est garée à deux pas d'ici, juste derrière l'église. Nous ferions le trajet directement vers Hastings, et pourrions ainsi déjeuner sur place, avant de nous rendre ensemble à l'office notariale. Cela vous convient-il ?

- Je... Oui, je crois que cela m'aiderait grandement, acquiesça Alan, qui n'aimait pas trop qu'on lui forçât la main, mais avait en même temps conscience de ne pas avoir réellement le choix, n'ayant pas eu l'occasion d'organiser lui-même son transport - question qu'il savait être objectivement épineuse -. C'est fort aimable à vous, en l'occurrence, et je vous en remercie.

- C'est entendu. De mon côté, j'ai encore une personne à voir et l'on se retrouve près de mon véhicule. Une Ford noire, tout ce qu'il y a de plus commun. Mais prenez votre temps : vous l'aurez compris, nous ne sommes pas pressés. »

Lorsqu'un peu plus tard Alan arriva près de la voiture en question, il eu la surprise de reconnaître Rebecca, assise à l'arrière du véhicule. Le coroner, qui échangeait quelques mots avec elle par la vitre ouverte de la portière, voyant s'avancer Alan, fit un signe de la tête à Rebecca, puis se dirigea vers l'intéressé :

« Ah, je crois que je ne vous ai pas encore prévenu : Mademoiselle Rebecca va nous accompagner. Elle est en effet conviée, elle aussi, à ce rendez-vous. La galanterie va donc nous obliger à l'inviter à se joindre à nous pour le repas ; mais j'imagine que vous ne serez pas importuné par sa présence, pas plus que je ne le suis moi-même. Par ailleurs, je ne vous présente pas, puisque je viens d'apprendre que vous avez emménagé pour quelques jours dans la maison du professeur, sur son invitation. Alors en

Contes et Romans

route : nous allons avoir du temps devant nous pour faire plus ample connaissance. »

Le trajet et le repas s'étaient passés agréablement, quoiqu'un certain trouble fût perceptible, entre les protagonistes. « À quoi fallait-il réellement s'attendre ? », était la question qui occupait la pensée de chacun. Mais lorsque le trio se fut introduit dans le cabinet du notaire, Alan ressentit une gêne plus oppressante encore. Que faisait-il là, se demandait-il soudain ? Quelque chose d'incompréhensible ou de surréaliste flottait dans l'air moite de l'officine. Il était clair, désormais, que personne d'autre qu'eux trois n'était attendu à l'étude notariale, et l'officier des actes, gros homme courtois et affable, le crâne à moitié dégarni et le restant de la chevelure presque blanchie par l'effort, semblait visiblement peu à l'aise, enfouissant son regard dans un volumineux classeur, tout en marmonnant des paroles pleines d'emphase et de circonlocutions. Il tentait de rendre compte des entrevues qu'il avait eues, par le passé, avec le professeur, en en récapitulant le nombre et en en décrivant les différentes occasions. Puis soudain, il pinça son binocle et releva la tête vers ses trois interlocuteurs. Refermant le classeur d'un geste grave et sec, il s'adressa en priorité au coroner :

« Donc, vous me confirmez que ces deux personnes sont bien les susnommés aux documents en ma possession ?

- Tout à fait : j'ai eu l'occasion de le vérifier par moi-même, répondit le coroner.

- Parfait. Nous allons de ce fait pouvoir commencer. En premier lieu et en tout état de cause, il doit être précisé que les biens de notre cher défunt se décomposent en deux parties : l'une financière – et je dois dire que cette dernière est, à ce jour, devenue des plus modestes - ; l'autre matérielle. Pour la première partie, le professeur m'avait dressé une liste précise d'institutions d'entraide et de charité à pourvoir en dotations diverses et, avec votre accord, j'en ferai prochainement mon affaire. Pour la partie seconde, il y a plus de quinze ans de cela, le professeur était venu me voir pour déposer en mon étude un premier document, que voici. Au titre de celui-ci, il vous faisait, vous, Monsieur Alan Temple, le seul légataire de sa propriété sur la falaise, que vous connaissez, je crois, pour l'avoir longtemps fréquentée.

Contes et Romans

De plus en plus mal à son aise, Alan bafouilla quelques mots d'une réponse désordonnée et presque inaudible. Les éléments exposés s'entrechoquaient dans son esprit, et il ne mesurait pas exactement à quelle partie du discours il devait répondre en priorité. Le coroner se tenait, pour sa part, impassible et légèrement en retrait des deux principaux protagonistes ; si bien qu'Alan sentait son souffle peser sur sa joue. Il acquiesça tant bien que mal.

- Bien évidemment, reprit le notaire, le professeur, par ce legs, émettait le souhait que la maison restât un lieu d'enseignement et de perfectionnement dédié aux jeunes musiciens, ce dont vous aviez vous-même bénéficié en votre temps, si je ne m'abuse.

- C'est exact, reprit Alan, qui s'était quelque peu rasséréné. Je suis moi-même natif de la région et j'ai vécu de nombreuses années à étudier la musique en compagnie du professeur. Mais dites-moi, si je puis me permettre : que semble suggérer le passé que vous employez depuis le début de votre exposé. Allez au fait, je vous prie : est-ce que cela signifie que ce premier acte aurait été invalidé d'une manière ou bien d'une autre ? Ou qu'il y aurait matière à contestation, ou que sais-je encore ? Je ne verrais d'ailleurs rien que de plus naturel à chacune de ces hypothèses.

- Non, bien évidemment, ce n'est pas tout à fait le cas... Mais il est effectivement survenu un fait ultérieur que l'on peut certainement qualifier d'inhabituel. Il y a dix-huit mois de cela environ, le professeur a eu l'heur de vouloir y adjoindre un codicille. Et j'avoue que moi-même, qui ne suis pourtant pas novice dans le métier, j'en ai été fortement surpris. À cette époque, le professeur a souhaité préciser que ladite donation en votre nom ne concernerait que la maison *stricto sensu*. Et il désignait par la même occasion Mademoiselle Rebecca, ici présente, comme la légataire des terrains constituant la propriété. En d'autres termes, vous devenez, par ces deux actes successifs, des légataires conjoints et indivisibles. Pour moi, c'est le côté embarrassant de l'affaire, vous en conviendrez aisément, je suppose. Sachant par ailleurs que, sur l'insistance de feu le professeur de musique, j'ai été amené, lorsque nous en avons discuté dans le détail, à admettre que la procédure pouvait être, en soi, tout à fait recevable, je lui avais précisé cependant que seul le bon vouloir des dits légataires – c'est-à-dire vous-mêmes ici réunis : vous, mademoiselle, et vous, cher monsieur – était de nature à entériner la teneur des dits actes ou à les contrarier. Voilà où en est véritablement la situation aujourd'hui. Je tiens à votre disposition, bien évidemment, à l'un comme à l'autre, tous les éléments en ma

Contes et Romans

possession concernant cet héritage. Mais je crois que l'on peut affirmer sans risque de se tromper que les cartes sont désormais entre vos mains. »

*

*

*

C'est le soir et toujours quelque chose de rare
De précieux et de doux vient s'éveiller en nous.
Résonnera toujours sa sonate d'ivoire
En nos êtres tranquilles, nos esprits à genoux.

Et ses phrases, toujours, et ses gammes fragiles
Malgré le vent, toujours, et malgré les brindilles
Et les froids alentours - bien malgré nos espoirs -
Toujours iront braver ce noir qui nous habille.

Divagueront en nous son timbre légendaire
Sa musique sacrée telle une perle d'air.
Et toujours à genoux, nos âmes qui espèrent
Humeront ce terreau du vent et de la mer.

Humeront ce qui donc, de toujours et d'ailleurs
Saura faire un cœur pur et celui qui, en pleurs
S'agenouille au lutrin de ces havres senteurs
Où l'utile et le beau se parent de sublime.

Certes, résonnera toujours ce chant d'amour :
Si beau, désespéré, telle une fugue en fleurs.
Et cette onde du jour qui en nous retentit
Bâtira pour toujours notre vie de labeur.

Et si donc nous aimons toujours ce chant usé
Toujours nous chérirons, telle une destinée
Sa musique de plomb qui souvent nage en nous
Aussi bien qu'un poisson nage au fond de l'étang.

Nous chérirons cela, qui nous fait si léger :
Cette âme qui nous tient pour un déshérité.

Contes et Romans

Et chaque sens en nous se sentira lésé
Nous laissant pour toujours orphelin d'une éternité.

La sonate du désespoir

*

*

*

Chapitre 29

« Je crois que je vous dois quelque excuse pour être resté suspicieux à votre encontre jusqu'à la dernière extrémité, lui avoua le coroner. Certes, mon métier est de mettre en doute les apparences, afin de les confronter à l'épreuve des faits ; mais je n'étais pas non plus particulièrement satisfait d'en être réduit à montrer une telle méfiance envers vous, croyez-le bien. Je considère désormais que les volontés du professeur, bien qu'elles ne supportent pas d'équivalent connu, comme l'a si bien exprimé Monsieur le notaire, sont de nature à éclairer en partie son état d'esprit à votre égard. Qu'en pensez-vous, Monsieur Temple ? »

Ils étaient attablés à la terrasse d'un petit restaurant du bord de mer, sur la promenade des villégiatures, à Hastings. Ils venaient de quitter l'étude notariale un moment plus tôt et se retrouvaient autour d'un thé, évoquant la situation telle qu'elle leur avait été présentée. Le coroner ne cherchait pas, pour autant, à entrer dans les considérations on ne peut plus personnelles qu'elle ne manquerait pas de faire naître dans l'esprit d'Alan et dans celui de Rebecca. Ce qui intéressait le coroner, qui connaissait parfaitement l'histoire de la région et de ses habitants, était de tenter de comprendre le fondement de cette démarche pour le moins curieuse. Aussi loin qu'il pourrait en juger, bien évidemment, et sans froisser la susceptibilité de chacun, l'affaire prenant une tournure strictement privée, désormais...

Attitude qu'Alan avait parfaitement bien décryptée. Il décida donc de jouer le jeu de la franchise. Rebecca ayant été présente, elle aussi, à l'entretien notarial, et étant tout autant que lui impliquée par les instructions

Contes et Romans

testamentaires de feu le professeur de musique, elle pourrait en retirer quelque information utile sur les circonstances des relations passées, telles qu'elles s'étaient tissées entre Alan et son mentor, et sur leurs personnalités réciproques. Elle serait ainsi plus à même de juger du bien fondé de ses décisions futures.

« De mon côté, je pense que ce que vous vous demandez, au fond de vous-même, entama Alan, c'est pourquoi - et accessoirement comment - nous en sommes venus, lui et moi, à créer cette symbiose de nature exceptionnelle autour de la musique. En fait, c'est la question fondamentale que tout le monde se pose en de telles circonstances, je présume. Suis-je devenu l'être que je désirais véritablement devenir ? Ou n'ai-je été que la chose, le pur produit de mon professeur de musique ? Et jusqu'à quel point cela a-t-il engagé, voire déformé – certains emploieraient le mot : « perversi » – notre relation de maître à élève ? Je crois que vous vous le demandez d'autant plus facilement que vous n'ignorez pas les conditions tragiques de la disparition de ma mère, et que vous en éprouvez quelque difficulté à concevoir ce qui a pu continuer de nous unir sans ombrage à travers la musique. Est-ce que je me trompe ? insista Alan. »

Le coroner en resta tout interloqué. Il était abasourdi par la manière frontale qu'avait eu Alan de présenter sa vision des choses. Et il ne sut, sur le moment, décrypter à quel point elle était le fruit d'une déduction purement objective qu'Alan s'autorisait à exprimer avec un détachement qui paraissait si naturel, mais qu'il jugea, bien au contraire, tout à fait extraordinaire - surtout si l'on tenait compte de l'infinie sensibilité qui habitait le musicien -. Ou ces paroles contenaient-elles plutôt une réprimande à peine voilée, et peut-être même méritée, à son encontre ? Il aurait voulu se récrier, mais éprouvait de la peine à rassembler les mots adéquats pour lui répondre. S'étant mise délibérément en retrait de la discussion, Rebecca restait ostensiblement silencieuse, redécouvrant le charme de n'être qu'une simple et discrète observatrice des joutes oratoires de ses aînés.

« Je sais effectivement que votre mère est décédée accidentellement il y a plus de trente ans de cela, sur la côte, près de Cliff End, et que le professeur était une des trois personnes présentes, ce jour-là, dans l'embarcation, répondit après un moment d'atermoiement le coroner, privilégiant l'orientation professionnelle de l'entretien. Il estimait qu'Alan

Contes et Romans

devait avoir pleinement conscience de la présence de Rebecca et qu'il avait, de ce fait, sciemment souhaité qu'elle fut mise au courant des détails qu'il venait d'évoquer. Mais ce qu'il advint par la suite vous regarde, reprit-il, comme pour se justifier.

- Certes, convint Alan ; mais la question que je vous ai posée, sachez bien que je me la suis moi-même posée durant des années. Et voici ce que j'ai fini par conclure : pour moi, tout s'est joué dans les premiers mois de l'aventure. Je veux dire, lorsque ma mère a cessé d'être une personne physique. Elle avait été un tel enchantement pour mes jeunes années. Mais cet enchantement, elle me l'avait déjà transmis par l'intermédiaire de la musique. Par ce désir de beauté et de pureté qu'irradiait en elle la musique. Par son besoin de rigueur, cette abnégation consentie pour parvenir au contentement de soi par le dépassement de soi. Aussi, lorsqu'elle disparut de mon univers concret, deux choses contradictoires se sont produites en moi. La première est que, bien qu'étant encore très jeune à l'époque des faits et ayant été sciemment tenu éloigné en acte et en parole du drame que vous venez d'évoquer, je n'ai pas immédiatement compris tout ce qu'impliquait la dématérialisation corporelle de ma mère. Ou je n'ai pas voulu, dans un processus sans doute inconscient, accepter d'emblée d'en comprendre toute la portée. Je me suis découvert tellement de raison de penser que sa vie et ses bienfaits perdureraient à travers la fréquentation particulière de la musique ! »

Alan marqua un temps d'arrêt, comme pour reprendre sa respiration. Mais le coroner n'était pas sûr que ce ne fût pas une coupure volontaire, opérée pour rassembler ses forces, avant de poursuivre dans une direction qui exigerait de lui qu'il aille jusqu'au bout de son dépouillement. Le coroner ne put s'empêcher, alors, d'admirer secrètement le courage de cet homme qui se mettait ainsi à nu devant lui. Était-ce, là aussi, une des résultantes de la pratique intensive de la musique, dont l'exigence de sincérité portait à offrir à la vue de tous son esprit et son âme dans leur entiers, sans scrupule ni fausse pudeur ?

« La deuxième chose, repris Alan, fut que je me persuadais que c'était le professeur lui-même qui permettait que cette bonté et se bonheur perdurassent à travers la musique. Il m'apportait une écoute et une attention que je ne retrouvais nulle part ailleurs. J'étais encore en période de construction personnelle, habité par un fort désir de me mesurer à quelque chose qui me dépasserait de beaucoup, mais qui seule pourrait me permettre

Contes et Romans

de m'identifier à ce que j'étais en passe de perdre : l'amour de ma mère. En réalité, il n'y avait pas d'alternative pour moi : ou bien je surmontais par la musique ce qui restait enfoui dans les zones confuses de mon esprit ; ou bien je refusais de me donner tout simplement les moyens d'exister. Ce fut ma seule échappatoire... Et loin de moi, à cette époque, la moindre notion de culpabilité ou de ne pas me sentir exactement à ma place. Je devais m'accomplir par la musique, et me suis tout simplement accompli grâce à la musique. Toutes mes interrogations d'adulte me vinrent après coup, lorsque ma carrière fut lancée.

- Présentée comme cela, l'explication paraît tout à fait sensée et crédible, admit le coroner. Et pour conclure sur cette question, ce sentiment a-t-il évolué avec le temps ?

- En fait, c'est ici que se place le miracle de la situation - et je dois avouer que j'en ai, par la suite, conçu un enseignement personnel extrêmement fort - : à savoir que ce qui est acquis comme un fondement identitaire initial n'évolue jamais. Il n'existe pas d'effet rétroactif, lorsque la vie vous apporte son lot de changements d'orientation, de modifications de trajectoire ou d'informations contradictoires. Ce qui a été construit reste toujours identique à ce qu'il fût dès à son origine. Raison pour laquelle je continue de vénérer mon professeur comme la personne qui m'a tout appris, et ce qu'il a su me donner, je sais que je devrai le restituer en son nom, un jour ou l'autre. À moi de m'y préparer dans les meilleures conditions possibles. »

Alan entreprit d'observer une nouvelle pause. Puis il continua :

« Mais pour répondre plus complètement à votre question et être tout à fait franc, il existe quand même une zone d'ombre, et qui demeure toujours inscrite au fond de moi. Cette zone d'ombre s'est révélée à moi de la façon suivante : lorsque mon professeur de musique fut convaincu qu'il ne pouvait plus rien m'apporter, en tout cas seul, il entreprit de persuader mon père de m'emmener poursuivre mon apprentissage dans les meilleures institutions de Londres. Mon père, très indécis sur le sujet, refusa catégoriquement, en première instance. Le professeur le supplia alors de l'écouter. Mon père lui fit valoir qu'il n'avait pas les connaissances pour assurer un tel suivi. Qu'à cela ne tienne : mon professeur convint sur le champ qu'il faudrait que nous nous revoyions, lui et moi, d'abord une fois par semaine, puis mensuellement par la suite. Alors mon père argua qu'il n'en avait pas les moyens et que je risquerais sûrement de me sentir perdu, livré seul à moi-même, à Londres. Le professeur le sermonna en lui disant

Contes et Romans

qu'il était bien évidemment hors de question que mon père m'abandonnât seul à Londres, et qu'il se proposait de payer lui-même les cours et leurs frais afférents. Et s'il le fallait, il irait jusqu'à payer les voyages nécessaires entre la capitale et Cliff End. Et comme mon père persistait à se montrer incrédule, le professeur prononça ces paroles que j'entends sonner encore à mes oreilles aujourd'hui : « C'est vrai, s'excusa-t-il, on peut dire que j'ai eu tendance à accaparer le virtuose, ces derniers temps ; mais je n'ai nullement l'intention de vous priver du devoir d'élever votre fils. » Ce qu'il voulait signifier par là est resté gravé dans ma mémoire. »

Le coroner était de toute évidence extrêmement gêné par ces révélations et, la mine penaude, il tenta de se disculper de nouveau :

« Je vous prie encore une fois de m'excuser. Je n'imaginais pas réveiller en vous tous ces souvenirs, avançait-il.

- Ce n'est rien, conclut Alan d'un ton péremptoire. J'ai depuis longtemps appris à vivre avec. »

Chapitre 30

Alan entra dans le charmant petit bureau des postes et télécommunications de Cliff End, bureau qui se trouvait sur le port, à l'angle septentrional du quai. Il était encore tôt – à peine huit heures du matin –, mais il était particulièrement serein et déterminé, bien qu'il sût, au fond de lui-même, l'importance de la conversation qu'il allait provoquer. Il se sentait en effet merveilleusement disponible et à son aise, comme si les efforts accomplis jusqu'à présent sur le parcours éreintant de son évolution personnelle - toute cette concentration qu'il s'était plu à fédérer en lui, durant toute cette vie passée à se gonfler jusqu'à plus soif de l'univers de la musique - prenaient désormais leur véritable sens.

La veille, il avait marché le long des quais, durant de longues heures. Il avait cherché à retrouver les sensations qui l'avaient habité lorsqu'il était enfant et qu'il parcourait la campagne environnante, parmi le vent qui le grisait, inondé du soleil chaud et lourd de l'été. Il s'était remémoré les images chéries des quatre saisons : le printemps, surtout, rempli des bruits chétifs de la vie qui s'éveillait au monde, des oiseaux qui

Contes et Romans

venaient réoccuper le ciel, de la mer lointaine qui mugissait. L'automne aussi, comme une grande claque de bourrasques et de vent, de crachin limpide et de pluie cafardeuse, parmi lesquels il allait, dispersant sa jeunesse en cherchant à contenter en lui son sens de la perfection. Car cette terre était, pour Alan, l'expression même de la perfection. Elle était ce qu'il avait tant attendu et tant espéré retrouver, durant toutes ces longues années de pérégrinations à travers les capitales austères ou flamboyantes du monde entier. Il ne le savait pas encore, à l'époque, bien sûr ; en tout état de cause, il ne se l'était jamais consciemment formulé de la sorte. Mais maintenant que les choses prenaient d'elle-même leur place autour de sa vie, il savait qu'il avait retrouvé sa véritable identité, et que son existence venait de s'accomplir à elle-même, sans intention véritable ni sans en avoir ressenti la moindre velléité. C'était pourquoi la décision qu'il venait de prendre était, de toute évidence, irrévocable.

Il entra dans le petit bureau ensoleillé où tout lui paraissait modeste de taille et d'apparence, mais, pourtant, tellement plaisant à contempler. Il fit la queue, comme tout un chacun, sans aucun signe d'impatience ni de nervosité. À la jeune guichetière qui faisait office de standardiste, il demanda de le mettre en relation avec le numéro qu'il lui avait préparé sur une carte de papier bristol. Il savait qu'il devrait attendre un moment que la ligne fût disponible et que son correspondant décrochât. Il se contenta, dans l'intervalle, de se poster devant les deux cabines individuelles, avec l'espoir que la préposée lui adresserait bientôt le signal.

« Vous pouvez prendre la cabine numéro deux : votre correspondant est en ligne » lui dit-elle enfin, après l'avoir fait patienter de longues minutes.

À l'autre bout du combiné, il entendit la voix de John qui avait l'air tout excité de son appel :

« Allo, dit celui-ci, est-ce que c'est toi, Alan ?

Alan confirma d'un mot, laissant le soin à son interlocuteur d'entamer lui-même la conversation.

- Je viens d'apprendre ce matin seulement le décès de ton professeur de musique, reprit John. J'en suis fort désolé, mais je n'ai pu me joindre à vous pour la cérémonie. Est-ce que tout s'est bien passé ? Est-ce que tu rentres bientôt ? »

Contes et Romans

On était déjà entré dans le vif du sujet, pensa Alan. Et c'était mieux ainsi, décréta-t-il pour lui-même. Il répondit à John que, conformément à ce qu'il lui avait annoncé lors de son départ, il avait profité de cette retraite forcée pour faire le point sur sa situation personnelle et les éventuelles possibilités d'évolution de sa carrière, ainsi que sur ses propres désirs enfouis. Nonobstant les circonstances fâcheuses qu'il avait rencontrées en arrivant ici, à Cliff End, elles lui avaient permis de mieux saisir les éléments importants que sa vie revêtait, désormais, à quarante sept ans passés, et après plus de trente années dépensées presque sans interruption à ne vivre que dans cette attente, toujours un peu plus oppressante à chaque fois, d'une nouvelle prestation.

Sûr de son fait, il enchaîna en précisant que John, certainement, avait déjà compris de quoi il retournait. Bien sûr, Alan allait étudier de près la proposition que son ami lui avait faite de s'orienter préférentiellement vers les sessions d'enregistrement en studio. Il n'allait plus travailler uniquement pour ces seules occasions de fêtes éphémères que constituaient à ses yeux, désormais, les concerts de galas, mais allait se proposer d'établir une véritable bibliothèque sonore – il ne trouvait pas, sur l'instant, d'autre expression pour qualifier ce qu'il imaginait entreprendre bientôt, mais son ami devait bien ressentir ce qu'il cherchait à exprimer par là - constituée de morceaux emblématiques pouvant illustrer l'emploi qu'avaient fait ses illustres prédécesseurs de son prestigieux instrument. Il entrevoyait déjà le formidable challenge que cela allait constituer pour lui. Il devrait s'atteler à essayer d'illustrer toutes les voies et les formes techniques qui furent explorées par le passé : découvrir les partitions les plus cachées, voyager afin de satisfaire ses besoins de curiosité, enquêter pour révéler ce qu'il pouvait y avoir de plus pur et de plus profond en la matière. Est-ce que John serait prêt à le soutenir dans cette démarche ? Serait-il prêt à le seconder dans cette tâche énorme qui se présentait à lui ? Cependant, il était bien entendu qu'il laisserait le soin à son impresario de gérer entièrement l'exploitation que l'on pouvait escompter faire de cette nouvelle forme de production musicale, notamment en direction des industries phonographique et radiophonique, puisqu'il n'était, pour sa part, absolument pas porté sur cet aspect purement commercial de son activité.

Bien sûr, Alan comptait aussi, ajouta-t-il à l'intention de son interlocuteur, entreprendre de manière beaucoup plus régulière et systématique un travail d'enseignement et de mise à disposition de son art et de ses

Contes et Romans

connaissances. Voire même, d'entamer un peu plus tard un travail de direction d'orchestre ? Il se proposerait de prendre sous sa coupe des élèves choisis que John, qui très certainement continuerait de vivre à Londres, pourrait lui signaler. Car lui, Alan – et il commença à lui en indiquer dans les grandes lignes les raisons principales – s'installerait prochainement, et ce de manière définitive, à Cliff End, dans la maison du professeur. Et quoi de plus naturel, en somme, lui annonça Alan d'une manière quasi triomphante - comme s'il voulait ponctuer par là son discours d'un argument prévenant toute tentative de récrimination de la part de son ami John -, puisqu'il en était natif ?

Le silence qui s'ensuivit portait bien un petit air réprobateur, pensa Alan en lui-même. Ou alors, John devait-il tout simplement reprendre son souffle pour tenter de s'accommoder progressivement de ces idées nouvelles qui lui avaient été assénées comme un coup de massue, et qui devaient probablement venir chambouler complètement la perception qu'il avait dû se faire, de son côté, de l'avenir du musicien. Mais Alan savait qu'il pouvait en toutes circonstances compter sur le soutien de son ami. Et lorsque John lui répondit tout simplement :

« D'accord, je vais regarder ce que je peux faire pour t'aider dans ton entreprise », Alan sut qu'une partie venait d'être gagnée.

*

*

*

Lorsque tu passeras le pont sur la grand' route.
Lorsque tu ouvriras la porte de tes doutes.
Et que tu fileras ton chemin sans redoute
Loin de sentiers connus, balisés et prospères
Lève les yeux au ciel. Envisage en riant
Le sort qui t'interpelle et sourit au levant.

Dans la nuit de l'hiver, dans la nichée du vent
D'un grand horizon large, au nord des émotions
Se construira, pour sûr, une unique vision
Qui viendra pour te dire que ton port est atteint.

Contes et Romans

Alors tu souriras, bien que transi de froid.
Et tu sauras comprendre quel endroit désolé
Est plus serein et pur que toutes les cités.
Ou bien plus chaleureux qu'un modeste foyer.

Car dans l'immensité ventrue de l'univers
Il y aura au ciel l'énigmatique étoile :
Et qui brille ! Un soleil éperdu dans le noir...
Mais qui te couvrira de sa nuit éternelle.
Et au bruit de son cœur, tu tendras ton oreille.
Puis dans son feu de joie, tu liras ton sommeil.

Arrivé à bon port

*

*

*

Chapitre 31

Rebecca s'était installée face à la mer cristalline qui se déhanchait, en bas de la falaise. Son visage balayé par le vent, elle regardait intensément le grand large, respirant profondément les odeurs d'algues et de sel qui parvenaient jusqu'à elle. Agenouillée au plus près du haut précipice, elle tentait d'accaparer la douceur, la clarté et la mollesse de la caresse des embruns du levant. Elle dénoua ses longs cheveux pour les laisser épouser librement cette évanescence dont elle désirait s'imprégner tout entière.

Puis Rebecca se leva et recula de quelques pas. Elle retrouva avec bonheur le contact de l'herbe verte, encore toute frêle à cet endroit, mais suffisamment touffue cependant pour qu'elle se sentît accueillie comme sur un matelas de laine fraîche et molletonnée, lorsqu'elle s'assit enfin dans la touffeur de ses brins enchevêtrés. Soudain, elle s'aperçut qu'elle venait de s'installer comme par inadvertance à l'endroit exactement où elle avait

Contes et Romans

retrouvé le petit transat du vieux professeur. À cet emplacement précis où il gisait, tout chaviré dans l'herbe drue... Et elle y vit comme un présage. Elle sortit alors de la sacoche, qu'elle portait jusque-là en bandoulière, son carnet à spirales de papier à croquis, sa petite palette de bois verni, ses quatre carrés de couleurs pastelles et tout son attirail de peinture ; puis elle se mit à l'ouvrage.

Dans son attention soutenue pour capter l'essence de ce qu'elle percevait devant elle, Rebecca n'avait pas entendu se profiler derrière elle la haute silhouette d'Alan. Celui-ci revenait du village où il était allé, de bon matin, jusqu'au bureau des postes. En rentrant, il avait aperçu, tout au bout du pré vert qui surplombait la falaise, la partie supérieure du corps de Rebecca qui oscillait de temps à autre, de droite et de gauche, disparaissant presque de son champ de vision, pour finir par ressurgir de nouveau, puis rester un instant immobile. Il ne l'avait pas revue depuis le jour de leur escapade forcée à Hastings et il trouva séant, puisqu'elle était venue d'elle-même jusqu'ici, d'aller se présenter à elle.

« Bonjour Rebecca. Je vois que vous dessinez. Je ne le savais pas, entama tout doucement Alan, de peur de la déranger.

- Ah, bonjour Alan. Vous êtes là. Je ne vous ai pas entendu arriver. »

Elle fit une pause durant laquelle elle contempla de nouveau le grand large, puis se pencha sur son aquarelle.

« Oui, je pense que le professeur aurait été satisfait de moi. En fait, j'essaye de peindre ce qu'il a embrassé du regard pour la dernière fois, juste avant de disparaître. Je veux dire : ce qu'il est venu voir et apprécier, j'imagine, tout au fond de son cœur. C'est vrai qu'il s'agit d'un paysage magnifique, vu d'ici. Particulièrement calme et grandiose, malgré l'omniprésence du vent. J'imagine que, pour lui, la musique procédait un peu de cette âme du vent qu'il pouvait percevoir depuis cette corniche : qu'en pensez-vous ? lui demanda-t-elle, en tournant légèrement le visage vers lui.

- C'est possible. Pour un musicien tel que lui, tout était prétexte à aiguillonner ses sens, et tout particulièrement sa perception auditive. Au-delà de cette constatation, il y a la direction personnelle que l'on tente de donner aux choses et que l'on nomme, communément, le ressenti. Celui-ci ne peut être correctement décrypté par autrui, si l'on ne vous en a pas

Contes et Romans

signalé les clés intérieures. Et je crois que le professeur savait garder pour lui les clés qu'il estimait n'appartenir qu'à lui seul. Mais vous, vous avez tout à fait le droit de les interpréter à votre guise. Surtout si c'est pour en restituer une image aussi charmante.

- Vous trouvez qu'elle est réussie ? s'enquit vivement Rebecca. En tous cas, je crois que je fais des progrès fulgurants, ces temps-ci. J'espère pouvoir revenir souvent exploiter cet endroit, qui signifie beaucoup pour moi, désormais.

- Bien sûr, rétorqua vivement Alan. Vous savez que vous y êtes chez vous. Au sens propre du terme... Et la maison vous sera, elle aussi, toujours grande ouverte. Revenez donc me voir chaque fois que vous le désirerez », insista-t-il, avant de se lever et de retourner d'un pas tranquille vers la grande maison.

Rebecca fronça une fois encore les paupières, afin d'aiguiser son regard, et elle scruta attentivement l'immense horizon qui semblait vouloir danser loin au-devant elle, se jouant avec allégresse des sautes d'humeur des vagues et des embruns, sous la clarté écrasante du soleil. Elle cherchait à y découvrir de plus éminents contrastes que ceux qu'elle avait cru percevoir jusqu'à présent, cachés au gré du paysage, afin d'accentuer la perspective fuyante de la terre et du ciel de son lavis. Elle donna un peu plus d'intensité à quelques rochers engloutis que l'on devinait au-delà de la dernière ligne de crête discernable de la falaise. De l'écume s'y brisait nonchalamment, avant de se disperser dans l'air environnant, et cette danse improvisée lui parut soudain fantasque et joyeuse. Elle aimait déjà le dessin qu'elle venait de réaliser avec une précision qu'elle jugea inaccoutumée, venant de sa part. Mais pour parfaire les derniers détails de son esquisse, elle devait impérativement laisser sécher les couches translucides de son aquarelle. Alors, satisfaite de son travail et tout à la fois songeuse, elle posa son petit carnet sur la besace qu'elle avait tout à l'heure étalée dans l'herbe, juste à côté d'elle.

À cet instant précis, elle crut percevoir quelques sons d'une essence nouvelle qui venaient se mêler aux bruissements du vent, accompagnant de leurs frôlements suaves et moelleux les sifflements aigus que produisait la brise à son oreille. Elle n'eut pas besoin de tourner la tête, ni de se questionner trop longtemps pour découvrir d'où ces bruits provenaient. Après quelques arpèges guillerets, elle reconnut que s'élevait une mélodie qui ne lui était pas étrangère. Même de loin, elle reconnaissait

Contes et Romans

le toucher profond et solide propre au vieux professeur, mais qui ne nuisait pas à l'onctuosité des notes. Le phrasé était impeccable, la tonalité tellement expressive. On aurait dit à s'y méprendre que c'était le vieux professeur lui-même qui continuait de jouer, du fond de son antre paisible et solitaire, depuis ce ventre chaleureux de sa grande maison. Et dans ces envolées lyriques qui parvenaient jusqu'à elle, l'enveloppant de leur douceur profonde, leur émotion charitable, il lui semblait reconnaître l'une de ces adaptations magistrales de l'œuvre de Brahms, telles que les avait créées en son temps - et qu'il affectionnait tant de jouer - l'être qui, à cet instant précis, lui manquait le plus à Cliff End.

*

*

*

Logis clair
De chevelure et d'espérance
Pour qui, secrètement
Plus d'une none prie
Peintes du péché noir
De cruelle innocence.

Logis clair
Aux bois de palissandre :
De longs rires en cascade
Qui dégringolent.
Et des larmes, aussi :
Les orages de terre
L'ouragan cadencé.

Logis clair
Limpide ou éternel.
De cette éternité
Mi-verte, mi-grise
Que l'on souhaite
Avec nos bras tentaculaires
D'hydres bien basses et médusées !

Contes et Romans

Logis de palmeraies
Et d'eau savante dans un air bleu.

Logis clair :
Toi que l'on aperçoit
Au fond des roches d'air.
Et tes yeux
Brillants comme un sou d'or
Aux chapelles insensées
D'un grand sillon d'azur !

Image au poulx démesuré :
Dessine-moi une maison.
Un petit bout de ciel
Immense sur un chemin
Qui mène au bout des mondes !

Une maison

*

*

*

(nota : les poèmes contenus dans ce roman proviennent du catalogue raisonné des poésies de l'auteur, où elles reçoivent successivement les n° 1231, 1045, 1046, 1047, 1055, 1056, 283, 670, 937, 339, 1054bis, 897, 1189, 778, 1043, 1218, 130).

Contes et Romans

POSTFACE

« Tout artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains sont la partie la plus précieuse de ses récompenses. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un peuple et dans des temps où les savants devenus à la mode ont mis une jeunesse frivole en état de donner le ton ; où les hommes ont sacrifié leur goût aux tyrans de leur liberté ; où, l'un des sexes n'osant approuver que ce qui est proportionné à la pusillanimité de l'autre, on laisse tomber des chefs-d'œuvre de poésie dramatique, et des prodiges d'harmonie sont rebutés ? Ce qu'il fera, messieurs ? Il rabaissera son génie au niveau de son siècle, et aimera mieux composer des ouvrages communs qu'on admire pendant sa vie, que des merveilles qu'on n'admirerait que longtemps après sa mort. »

Jean-Jacques Rousseau, Discours : si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs, 1750.

*

*

*

J'ai commencé à écrire ce petit roman en 2007. Pour diverses raisons tenant à ma façon particulière d'aborder l'écriture, autant qu'à quelques conjonctures de vie sans importance, je n'ai pu le terminer que cinq ans et demi plus tard, soit à la fin de l'année 2012.

Contes et Romans

Tout de suite, cependant, sa forme et ses ambitions ont été cristallisées. Tout était clair en moi depuis l'instant où s'est figé dans mon esprit l'ensemble du développé de l'intrigue : car l'alternance poétique était le fondement premier de ma démarche. Elle jouait même un rôle primordial, à mon sens : non seulement dans l'organisation du roman ; mais aussi en tant qu'élément – pour ne pas dire « personnage » - supplémentaire du récit. Bien que connaissant pertinemment, dès ce stade, le point d'arrivée de mon histoire et l'ossature que je comptais lui imprimer (j'en avais succinctement décrit 30 chapitres sur les 32 que comptera le livre au final), les méandres musicaux de son développement me restaient bien évidemment en partie inconnus. Mais partir à l'aventure, n'est-il pas le propre de toute œuvre littéraire ?

Aussi, lorsque je l'eus achevé – s'étendant sur presque six années civiles, comme je viens de le préciser, sa rédaction stricto sensu n'a cependant pas monopolisé plus de sept mois d'effort -, et satisfait d'être parvenu au point exact où je souhaitais parvenir, j'ai désiré, comme tout un chacun, le faire découvrir à quelques confidentes, d'abord ; puis à des lecteurs plus chevronnés, ensuite, me préparant à le soumettre au monde de l'édition. La diffusion d'une œuvre, chacun en viendra, devant être la finalité irrévocable de toute tentative de création...

Bien entendu, je n'étais pas naïf à ce point et m'attendais, pour le moins, à des retours mitigés. Et ce d'autant plus aisément que ma tentative littéraire est, de manière totalement assumée d'ailleurs, entièrement tournée vers la novation ; jusqu'à un retour volontaire, lorsque nécessaire, vers le classicisme. J'écris en effet depuis toujours (c'est-à-dire depuis plus de quarante ans) pour ouvrir clairement l'espace mental de potentiels lecteurs à des paysages et des formes qui, a priori, leurs sont inconnus. Ainsi, mon écriture prosaïque est-elle elle-même d'essence poétique.

Et de fait, les réponses que j'en obtins n'ont cessées de me laisser perplexes : tout ce que je pouvais présager se trouvaient, peu ou prou, confirmé dans les sous-entendus que véhiculaient ces retours ; tant et si bien que je me suis senti dans l'obligation, dans un second temps, d'envisager établir une justification de ma démarche. Je veux dire en cela que, face aux nombreuses interrogations critiques que le texte soulevait ici ou là, je ressentais la nécessité à la fois de décrypter l'œuvre (ce qui, en soit, me

Contes et Romans

semblait déjà un comble) ; mais aussi d'en devenir mon propre exégète, m'attachant à exprimer en quoi, à mes yeux, résidait son aspect novateur. Bref, à le rendre sensible. Ce faisant, je me devais aussi d'aborder un autre aspect que soulève de façon tout à fait consciente l'œuvre que je me proposais de livrer au public : en l'occurrence, sa place vis-à-vis de la société actuelle, dans son état d'esprit ambiant. Car toute œuvre - on ne le répétera jamais assez - a pour vocation de devenir un miroir social... Ce sur quoi nous aurons le temps de revenir.

Mais avant cela, je vais me permettre de solliciter la patience du lecteur, afin qu'il daigne me suivre pas à pas dans les méandres de mon raisonnement ; car il m'apparaît indispensable, au préalable de ma démonstration, d'amasser le matériau nécessaire pour que la teneur de cette dernière, qui s'attachera à des critiques fondamentales, lui devienne peu à peu sensible.

*

*

*

Parmi les retours que je reçus, il en est un, tout particulièrement, qui sut capter toute mon attention. Parce qu'il fut de loin le plus motivé : à la fois flatteur, tout en restant des plus circonspects ; et faisant montre d'une lecture attentive au plus haut degré – ce dont je remercie mon correspondant chaleureusement - ; et aussi parce qu'il concentrait, selon moi, toutes les remarques antérieures que j'avais pu obtenir jusqu'ici. De plus (fait qui paraîtra incongru à l'entendement du plus grand nombre, tel un artifice promptement sorti du chapeau – de prestidigitateur, il va sans dire – de l'écrivain que je suis, mais qui, cependant, est pourtant absolument véridique), de ce lecteur consciencieux, je ne savais – et ne sais toujours, à l'heure où j'écris ces lignes - quasiment rien.

En tout et pour tout, je sais que ce lecteur anonyme se prénomme M. et qu'il est helvète. Mais en soi, l'idée de converser avec un mystérieux correspondant a tout de suite trouvé l'heur de séduire cette veine romanesque qui, manifestement, m'habite. Que dit en substance cet homme ? Comme il est de coutume en de pareilles circonstances, son

Contes et Romans

entame est louangeuse. Cependant, elle l'est plus que de convenance pour ne pas être totalement sincère ; qu'on en juge plutôt :

« Cher Jean, (on l'aura compris, il s'agit ici de mon facilitateur)

Ce texte est très bien écrit, par quelqu'un qui manie la langue française avec brio, habileté, distinction et fraîcheur. Il n'a pas son pareil pour décrire un bord de mer, une maison, une musique, une ambiance ou un trouble intérieur. C'est un délice de le lire.

L'histoire est bien écrite. Une fois dans la lecture, on ne la lâche plus. On sent naître une étrange tension qui va croissant en avançant à travers le livre, comme dans les bons romans policiers. »

Lorsque l'on a fini de lire ces premières impressions, on se pose tout de suite la question : « Alors, où se situe le problème ? » – car au ton, on décèle immédiatement, malgré tout, qu'il subsiste un problème -. Il faut donc lire la suite de la note de synthèse et les annotations éparées pour voir s'échafauder, peu à peu, la critique en profondeur. Aussi, nous allons les examiner pas à pas.

La première des remarques, remises dans un ordre chronologique, concerne le titre du livre :

« Le titre n'est pas accrocheur. Cliff End n'est pas un mot qui parle à l'acheteur potentiel. Ce serait « Retour en Angleterre » ou « Retour sur les falaises », ou « Retour au bout du monde », on comprendrait mieux. »

Cet élément est loin d'être anodin puisque, de notoriété publique, un titre constitue la porte d'entrée d'un ouvrage et doit, par conséquent, pouvoir en représenter l'âme, sans pour autant en divulguer la teneur tout entière. Je dois admettre que mon interlocuteur par messages interposés a fondé son jugement sur une version intermédiaire de l'ouvrage et que, comme il est vrai que j'ai moi-même mis très longtemps à me satisfaire d'un titre – détail qui dénote, de ma part, une difficulté avérée à positionner correctement mon texte vis-à-vis d'un lectorat potentiel -, il a effectivement pu trouver non pertinente la mention un peu sèche de « Retour vers Cliff End ». Ce n'est que dans la version ultime que j'ai finalement eu l'idée

Contes et Romans

d'adjoindre le sous-titre suivant : « Un cas de sublimation », lequel est de nature à orienter de manière plus décisive la lecture qui s'annonce.

En commentaire de cette remarque liminaire, je me contenterai de relever, pour le moment, deux indices : à ses yeux, le titre n'est pas accrocheur pour un « acheteur potentiel », et non pour un *lecteur potentiel* ; et partant, les titres suggérés s'orientent plutôt vers une banalisation, avec l'emploi de termes neutres tels que « Angleterre », « falaises » ou « au bout du monde », que vers une réelle singularisation.

Je reviendrai plus tard sur le sujet du premier indice ; mais pour ce qui est du second, j'ai déjà du mal à comprendre : les termes « accrocheur » et « neutre » ne sont-ils pas incompatibles dans l'esprit ? Un bon polar commercial, pour ne citer que cet exemple que mon interlocuteur emprunte lui-même, ne doit-il pas chercher à s'individualiser par une accroche qui intrigue ? Au surplus, je défends l'emploi de Cliff End comme beaucoup plus porteur que les termes proposés : en premier lieu parce que l'anglicisme porte de facto la notion d'Angleterre ; deuxièmement parce qu'il s'agit clairement d'une localisation dont le non positionnement spontané sur une carte, pour le plus grand nombre, m'apparaît comme un moteur probable de curiosité. Je précise donc d'emblée – mais, de nos jours, un rapide coup d'oeil sur Internet peut aisément dissiper toute interrogation de ce genre – que Cliff End est une localité réelle de l'East Sussex, située entre Hastings et Rye Harbour, et qu'elle tire son nom (ici réside d'ailleurs la raison de son choix) du fait que prennent naissance – ou s'achèvent, c'est selon comment l'on considère les choses – les légendaires falaises calcaires de la blanche Albion.

Ce qui nous mène tout droit à un troisième argument : le mot Cliff (falaise), dès lors qu'il est correctement décrypté, induit une parenté avec l'à-pic ; et donc un possible sentiment de vertige que procureraient une vie et un parcours dont on a le sentiment qu'ils se dérouleraient « au bord du gouffre » ; ou, plus exactement, « sur le fil du rasoir ». Sentiment aussitôt contrebalancé par le mot End qui, même pour un pur francophile, n'est porteur d'aucune d'ambiguïté, tellement il est communément associé aux fins de livres, de films, de BD, etc. On le voit, la richesse du titre principal ne peut être véritablement remise en cause.

Contes et Romans

En réalité, le cœur du débat se situe ailleurs ; c'est-à-dire au niveau des notions que le sous-titre introduit. Notions que l'on verra peu à peu surgir dans les remarques qui vont suivre.

Le deuxième lot de remarques émanant de mon interlocuteur concerne à la fois le fond et les finalités du récit. Il poursuit en effet :

« Pourquoi et comment sont morts Mme Temple et le professeur de musique, pratiquement au même endroit à vingt ans d'intervalle ? Et pourquoi cette histoire doit-elle rester cachée de tous ? On sent qu'il va surgir au dernier moment un indice révélateur. Eh bien non, rien. Cela finit le bec dans l'eau. Il y a bien un testament ambigu qui surgit dans les dernières pages. Mais ce testament ne fait que compliquer l'histoire. C'est dommage ! Je trouve que la fin devrait être réécrite. »

Examinons d'abord, et en toute objectivité, si cela nous est loisible, ce point de vue de lecteur. Pour y répondre, référons-nous à ses notes de marge prises sur le vif, qui me paraissent plus explicites encore :

« On ne sait pas de quoi est morte Mme Temple » : sur ce premier aspect, c'est une incompréhension totale de la part du rédacteur. En effet, la disparition tragique de Mary Temple est évoquée à plusieurs reprises de manière crescendo au cours du récit. La première fois, elle est seulement « annoncée » par l'évocation de sa tombe, au chapitre 17 (soit à la page 50 sur les 92 pages que comporte le manuscrit). Se situant au mitan de l'histoire, cette évocation d'un élément constitutif du récit n'en éclaire effectivement pas d'emblée toutes les circonstances. Mais cet élément peut-il vraiment paraître curieux en soi ? D'un point de vue purement structurel, c'est-à-dire touchant à la composition du récit, il ne s'agissait pas de dévoiler si tôt un des ressorts de l'intrigue. Et d'un point de vue psychologique, il ne paraît pas non plus surprenant qu'une personne qui fut non seulement un témoin principal mais aussi, on le verra plus tard, un acteur involontaire du drame ait la pudeur de ne pas s'en vanter.

À ces arguments d'antithèse, je surajoute une remarque qui me semble avoir son importance : ce n'est pas de façon anodine si j'ai choisi d'évoquer, pour cette mise en scène de mon propos, un contexte charnière (le milieu des années 1920) durant lequel s'est opéré un glissement entre deux sociétés de nature très différentes. Il y a, en effet, d'un prime abord,

Contes et Romans

des évocations régulières à l'essor technologique caractéristique du début du vingtième siècle, lequel aboutira, à l'issue des deux conflits mondiaux majeurs d'une extrême violence, à une transformation radicale des fondements, points de repères et fonctionnements de la société contemporaine, telle que nous la connaissons aujourd'hui. À l'opposé de cette trajectoire, les personnages, tels le professeur de musique et Alan lui-même, sont dépeints comme les représentants d'un monde raffiné, cultivé, policé, voire marginalisé ; mais, ce faisant, totalement désuet... Il existe bien, en l'espèce, une opposition majeure entre deux mondes - et on l'aura compris, cette opposition est voulue par l'auteur -, laquelle doit bien être porteuse d'une signification particulière, dans le cadre de cette histoire ? Il me semble que cet élément a été négligé par une lecture trop portée vers la recherche immédiate du sensationnel (genre codifié du roman policier), alors qu'il s'agit plutôt ici d'un antiroman de l'intimité (genre psychologique aux finalités plus subtiles).

J'oserais ajouter que, sur cette question qui répond de facto à la deuxième interrogation : « Et pourquoi cette histoire doit-elle rester cachée de tous ? », les ruraux, pour leur part, ne sont pas réputés pour être des gens loquaces. D'où il ressort, me semble-t-il encore, que la question n'est pas vraiment de savoir pourquoi on ne doit rien savoir de l'histoire que « comment fonctionne l'économie du silence » ? Dans la vie réelle, il existe tellement de freins à une bonne utilisation du langage... Faites-en vous-même l'expérience : examinez les situations que décrivent, pour la plupart, les films et les livres actuels, et vous remarquerez combien elles valorisent des échanges dialogués qui ne se produisent pas, ou en tout cas pas avec une telle intensité, dans la réalité de tous les jours. D'où j'en conclus que ces deux entreprises sont, en réalité, des industries du phantasme.

« Pourquoi et comment est mort le professeur ? » : sur ce point, en effet, le flottement et la nuance sont permis. C'est donc là que je vais me voir contraint, à mon grand regret, de reprendre avec vous le développé de l'intrigue, station après station ; et vous voudrez bien admettre, je l'espère, à partir du développement qui va suivre, que ce flottement est non seulement volontaire, mais que, qui plus est, il a été soigneusement organisé à dessein.

Je vais commencer par faire remarquer aux lecteurs qui n'auraient pas eu l'attention, lors d'une approche préalable de l'œuvre, de fixer certains détails, la présence d'échos répétés qui se manifestent par l'occur-

Contes et Romans

rence constante de références croisées se rapportant à trois domaines précis : les œuvres d'art, pour évoquer le domaine classique ; la technicité, pour introduire le domaine antinomique de la modernité ; la femme, pour suggérer le domaine de la transition. Pour exemple, le stéthoscope (qui reste un instrument récent pour l'époque où se place le récit) se reporte à la femme enceinte ; la mort évoquée de la première femme du poète romantique Percy Bysshe Shelley s'oppose, quant à elle, à l'idée de la persistance des formes classiques dans l'art. Au passage, je porte à la connaissance du lecteur non avisé que l'on suppose que cette dernière s'est suicidée par noyade alors qu'elle était enceinte, très probablement d'un amant inconnu. On notera donc à cette occasion que si l'on cherche à tout crin du sensationnel, il existe bel et bien, mais sous une forme subtile - c'est-à-dire sous-jacente -.

La première évocation du drame contenu dans le roman, dont on sait qu'il implique Mrs Temple, se situe dès la page 58. Dans ce chapitre est précisé sans ambiguïté que le professeur en fut brisé (probablement de manière durable) et que ses conséquences paradoxales eurent pour effet de lier plus étroitement encore le professeur et son jeune élève. Or de toute évidence, lorsque le vieux professeur se remémore intérieurement cet événement douloureux et toutes les conséquences qui s'en suivirent, il attend intuitivement le retour d'Alan (épisode du journal). Quelque chose qui serait prémédité – entendez par là : qui se devait d'avoir lieu - semble donc bien être en train de se dessiner...

Puis le terme « mort de sa mère » est cité explicitement à l'arrivée d'Alan à Cliff End, à la page 64. Seules, à ce stade, ne sont pas encore révélées les circonstances exactes du drame. Plus loin encore, à la page 68, les termes « époque douloureuse de l'*accident* » apparaissent, tandis que le professeur se remémore les sentiments troubles qu'il portait, malgré lui, envers la mère d'Alan. Je crois que, dans ce panorama général regroupé en moins de 10 pages, les raisons de la mort de Mary Temple ne peuvent en aucun cas être porteuses de mystère ou paraître « ambiguës ». Sa relation complète en est seulement différée. À nouveau, nous en tirerons la conclusion que le problème se situe ailleurs.

Ce qui est plus significatif encore, c'est que le professeur disparaît à la page 70 (soit deux pages seulement après l'évocation « douloureuse » décrite ci-dessus) et qu'Alan lui-même revoit en son esprit les circonstances

Contes et Romans

tragiques de « l'accident » à la page 78. Or tout le sujet des 14 pages restantes (soit le 1/7^{ème} du livre) traite en priorité de savoir de quoi (ou plutôt pourquoi) est mort le vieux professeur.

À ce stade, il ne reste plus que trois solutions théoriques :

1/ la vengeance d'une tierce personne : en l'occurrence, seul Alan est exposé au feu de la suspicion ; mais son attitude et son argumentation, dont nul ne peut douter de la sincérité, le disculpent de facto. Les pistes annexes – père d'Alan, Rebecca – ne seraient pas fondées ; mais ce qu'il est important de noter sur ce point, est que cette option constitue **le seul dénouement que, par formatage structurel conformiste, mon correspondant anonyme attend** ;

2/ il s'agirait d'un malencontreux et nouvel accident du, par exemple, à un malaise ; même si cela est naturellement envisageable dans le cas d'une personne âgée, laquelle est, de plus, sous l'emprise d'un trouble majeur, le nombre de faits qui paraissent préparer les circonstances de ce deuxième drame et qui ne cesseront, par la suite, de graviter autour de cette disparition, ne milite pas vraiment en faveur de cette hypothèse ; de plus, cette option rendrait effectivement le développement du récit vide de sens, et donc de peu d'intérêt ;

3/ s'impose alors à l'évidence la seule proposition plausible – une voie médiane, en quelque sorte, en quoi réside l'esprit d'innovation dont je vous faisais part en introduction de cette postface - : la disparition volontaire, au bout de la route (qu'on nommera brutalement le suicide). C'est bien évidemment ce vers quoi tout le texte tend, dans sa forme autant que dans sa structure, telle une ultime élégance de la sensibilité. Ce que viendra appuyer, a posteriori, le dit testament, dont la nature est elle aussi qualifiée d'« ambiguë » par mon correspondant - qui note même que son occurrence « ne fait que compliquer l'histoire. » -. Où et pourquoi a-t-il perdu le fil ? Mais il ajoute surtout : « C'est dommage ! Je trouve que la fin devrait être réécrite. » Là encore, ce point n'est pas à prendre à la légère ; car bien plus qu'une attente, il est porteur d'une signification.

*

*

*

Contes et Romans

Car la nouveauté – si nouveauté il y a – est bien là : pour percevoir pleinement toute l'épaisseur des personnages et la profondeur de leurs cheminements respectifs, il est impératif que cette conclusion suicidaire et sa cause de culpabilité viennent du lecteur lui-même. Il doit pouvoir la ressentir en lui, au travers de cet amoncellement des introspections qui, toutes, vont dans le même sens : qui est que la vie du vieux professeur, depuis le temps ancien du drame initial, fut une vie impossible à résoudre ; car illuminée à la fois de la réussite – qui relève elle-même d'une fuite en avant : la fameuse sublimation évoquée par le sous-titre - de son élève, autant que chargée du remords de lui avoir ôter, par bravade involontaire, la présence de sa mère.

D'où – et j'insiste à nouveau sur ce point – l'occurrence du testament que le professeur a, de toute évidence, patiemment échafaudé et longuement mûri, et dont il sait qu'il sera lu tel un message cryptique délivré à l'attention d'Alan. Car outre qu'il lui transmet expressément la responsabilité de poursuivre son œuvre de formation en direction des jeunes talents (cet état d'esprit serait-il, de nos jours, devenu à ce point antisocial qu'il en devienne illisible ?), il est aussi porteur d'un double rôle symbolique : lui restituer sa pleine appartenance à Cliff End, d'une part ; tout en esquissant le (peut-être pas si) fol espoir (pour qui est un tant soi peu psychologue et s'implique dans la vie d'autrui) de le réconcilier avec l'image de la femme, qu'il a possiblement contribué à briser anciennement, d'autre part.

On en arrive tout naturellement à la notion de bout du chemin, ou d'une fin d'errance inavouée : d'où l'importance, que je signalais au début de mon argumentation, de la mention de Cliff End. Tout ceci devrait devenir des conclusions implicites, mais limpides, du livre ; conclusions qui, si on prend le temps d'en exhumer patiemment la substance, deviennent en soi indubitables. Dans le domaine des sciences exactes, on appelle cela des conclusions induites. Encore faut-il être en possession de la bonne méthode et des références psychologiques utiles pour pouvoir bien les lire !

Par cette raison même, je soulèverai in fine une erreur fondamentale (c'est-à-dire première) de mon lecteur : il s'est à la fois trompé de sujet (qui ne réside pas en la mort elle-même, mais plutôt en la psychologie des personnages) et de lecture de l'intrigue, en négligeant le fait que les personnages principaux ne sont pas faits de chair et sang, mais

Contes et Romans

sont bel et bien la musique et les paysages. Ou plus exactement : les personnages faits de chair et de sang, mais caractérisés par la construction de leurs ressentis intérieurs.

*

*

*

Donc, nous en étions restés au fait que ce livre constitue en premier lieu une sorte d'anti-roman policier. Il en a l'apparence, certes, usant préférentiellement des mêmes ressorts ; mais cette première définition est incomplète, et l'entreprise qu'il veut mener à bien ne doit pas s'arrêter là. C'est alors qu'intervient un deuxième niveau rédactionnel : celui de la forme.

Dans ce contexte précis, il n'apparaît nullement étonnant que mon interlocuteur s'en soit pris, d'une manière que je juge péremptoire, aux poèmes qui scandent le récit, sans chercher plus avant à en comprendre ni le rôle ni le fonctionnement. Il note en effet de façon lapidaire : « Et puis, les chapitres sont entrecoupés de poèmes sans intérêt et sans signification, et qui n'ont rien à voir avec l'histoire. Pourquoi l'auteur les y a-t-il mis ? » Manifestement, c'est ce point que nous devons démontrer.

En réalité, il faut partir du principe que le tout, dans mon entreprise, procède d'un microcosme cohérent. Une réduction de l'univers présentée sous une forme épurée et parfaite : comme dans le cadre foisonnant d'une miniature persane... Cependant, il paraît légitime de se poser un certain nombre de questions quant à l'intégration de ces poèmes que l'on peut voir, de prime abord, sous le seul angle de l'ornementation. Voyons-les en détail.

On peut tout d'abord se demander qui est l'auteur de ces poèmes dans le roman (ou qui sont-ils) ? Le professeur ? Alan ? Rebecca ? Les trois alternativement ? Ou bien le narrateur lui-même, qui deviendrait ainsi un observateur non plus impartial, mais interventionniste ? Ce qui m'a intéressé ici, avec l'insertion de ces parenthèses poétiques, c'est le fait qu'elles deviennent sources de questionnements, d'interrogations, comme des supports supplémentaires qui aident à débrider l'imagination du lecteur. Et, au-delà d'elles-mêmes, elles provoquent des rapprochements, des

Contes et Romans

visions, des images susceptibles de se répondre en écho, par-delà les chapitres et avec les chapitres eux-mêmes. Là se situe leur fonction primaire, qui est celle de la poésie en général ; on verra que cela n'empêche pas, bien au contraire, qu'elles puissent apporter un surplus de sens.

Il est donc certain que les poèmes tendent à vouloir se placer du côté de la neutralité objective, sans totalement y parvenir. Bien que, du fait des évocations qu'ils renferment, l'explication interne la plus plausible soit à chercher du côté du professeur de musique lui-même (description de la falaise, « Lorsque les artistes souffrent et meurent », ...), il est possible aussi qu'ils ne soient finalement l'émanation de nul personnage du roman en particulier. Par ailleurs, lorsque le lecteur se référera à la table des matières, en fin d'ouvrage, il découvrira qu'il est explicitement mentionné que « les poèmes contenus dans ce roman proviennent du catalogue raisonné des poésies de l'auteur. » Si cela est censé éliminer toute ambiguïté sur la question de la provenance, il convient malgré tout d'apporter quelques précisions utiles sur leur fonctionnement au sein du roman. Donc, sur l'histoire de leur insertion.

En réalité, j'ai travaillé sur ce point en deux temps distincts, lesquels correspondent, par ailleurs, aux deux périodes clairement identifiées de ma rédaction. Dans le premier temps, j'ai commencé par inclure au fur et à mesure de l'avancement des chapitres des poèmes que je rédigeais spécialement pour être le prolongement des sessions prosaïques. Il est question ici des poèmes *Lune et vague*, *Soir et terre* et *La falaise*, qui accompagnent les chapitres 1 à 6. Il s'agissait donc, en quelque sorte, d'inclure des illustrations du texte discursif, selon un mode que je pratiquais déjà depuis près de quarante ans à l'aide de ma production de dessins. Mais en réalité, d'emblée, mon ambition secrète avait été de créer une forme littéraire nouvelle et originale qui n'appartiendrait qu'à moi. Une forme adaptée à la teneur, que je voulais résolument marginale, de mon discours.

Le second temps s'est placé après l'interruption de cinq ans durant laquelle j'ai pu mûrir peu à peu les fondements de mon projet. D'une part, j'avais déjà écrit, à l'époque, plus de 1300 poèmes ; je possédais donc un réservoir (ou corpus) énorme de textes à exploiter. Et les thématiques personnelles de tout auteur étant récurrentes, une affinité d'état d'esprit avec mon roman pouvait se percevoir, ponctuellement, dans telle ou telle pièce que j'avais déjà rédigées. Rapprochement naturellement amplifié par

Contes et Romans

la proximité temporelle de certaines de ces productions d'avec le roman, ayant pris l'habitude de travailler par recueils thématiques cohérents.

Il est d'ailleurs frappant de constater à ce sujet qu'à la reprise de la rédaction du roman, j'ai tout d'abord cherché à exploiter préférentiellement un recueil conçu durant cette période creuse, au cours d'un séjour de vacances non prémédité passé au bord de la mer, à Lège-Cap-Ferret. Pour ce faire, le poème n° 4 (si l'on excepte l'exergue que j'ai introduite au final) est le seul qui ait été construit par la fusion de deux poèmes préexistants. Puis, au fur et à mesure que le texte prosaïque prenait son essor, les poèmes auxquels j'ai souhaité avoir recours, initialement autoporteurs, ont été choisis à la fois pour leur puissance évocatrice propre et pour les résonances qu'ils me semblaient capables de générer dans le contexte précis des chapitres de l'ouvrage.

Si je prends l'exemple du poème le plus souterrain auquel j'ai fait appel aux pages 24 et 25 et intitulé *Les deux dames de nage*, je me dois, au préalable, de préciser, pour ceux qui ne le sauraient pas, que le terme « dames de nage » ne s'applique pas à deux personnes féminines qui s'ébattraient dans l'eau, mais désigne les deux ériers qui liaisonnent les rames sur le flanc d'une barque, permettant ainsi leur mouvement de rotation. D'où la notion de « pivot des mers » qui leur est associée. Armé de cette précision, on voit que :

1/ la barque joue, dans l'histoire du roman, un rôle primordial (soit, au sens propre du terme, « pivot », puisqu'elle est en soi l'instrument du drame initial ;

2/ Cliff End, par sa proximité d'avec la mer et lieu prégnant de ce premier drame, s'érige par voie de conséquence, pour Alan, en véritable pivot de son errance autour du monde. Ces sortes de rapports symboliques, qui se doublent par ailleurs d'images fortes - prises au sens de *visions* -, doivent pouvoir rétrospectivement s'imposer à tous. En tout cas, intellectuellement parlant, rien ne s'y oppose. Ceci faisant clairement partie des objectifs de ma démarche.

Certes, on m'objectera que le terme technique « dames de nage » introduit une difficulté particulière de décryptage. Mais il est à peu près le seul dans ce cas. À l'inverse, que dire de « la fêlure tranquille de nos esprits ! » pour suggérer le miroir psychologique que joue parfois en nous la mer ? Que dire de l'évocation de l'architecture (qui s'applique de facto à la

Contes et Romans

maison du vieux professeur) dans le poème du même nom, qui se termine par ces mots chargés d'un sens prédestiné : « demain, la liberté ! » ? Que dire de l'évocation de la ville, alors même qu'Alan retrouve Londres, elle-même brossée comme une source d'inspiration créatrice ? Que dire de *La nudité du musicien*, titre explicite en soi (« il allait se blottir contre sa destinée. ») ? Et que dire encore de cette strophe annonciatrice des épisodes qui vont suivre :

« Mais que revivra donc, pour nous, le monde
Lorsqu'il aura terni les faces
De ces soleils épris qui grimacent, parfois
Lorsque les artistes souffrent et meurent ? »

(certes, j'avais écrit initialement : « souffrent et pleurent. ») ?

Franchement, peut-on laisser dire que ces poèmes sont, même dans le contexte fermé du roman, inutiles ? Qui plus est, j'affirme au contraire que ces pièces sont censées jouer un rôle en profondeur dans l'économie intimiste du récit. En effet, elles impactent jusqu'à son fonctionnement même. Comment le font-elles ? C'est ce que nous allons examiner maintenant.

La lecture d'un poème obéit à des règles qui sont différentes de celles de la prose. Il y a, tout d'abord, une volonté de concision, là où la prose présente la volonté de dilution. Par ailleurs, il faut lire un poème lentement, et si possible à haute voix, car avec lui, on entre dans le domaine de la déclamation. Un poème semble clos sur lui-même ; devant contenir en lui-même l'essentiel nécessaire à son entendement ; mais n'exclut pas, dans le même temps, d'ouvrir des perspectives à clés multiples. Il fait donc appel à la participation active du lecteur, là où le discursif apparaît comme une prise en charge « clés en main », qui n'admet que très peu de moments de rêveries ou de déviation. Ces deux langages n'agissent donc pas du tout sur le même mode ; ils ne font pas appel au même fonctionnement, intellectuellement parlant. Alors, pourquoi avoir tenté d'allier les deux ?

Justement, pour tirer un plus grand profit de cette différence. Leur juxtaposition est censée introduire une saine compétition entre ces deux modes de fonctionnement. Mais pour rendre plus sensible encore cette distinction qui les anime, il convient que je l'étaye à l'aide d'exemples

Contes et Romans

opposés. Dans un premier registre, qui est celui de la poésie, je peux expliquer pourquoi, par exemple, j'ai pris l'habitude de positionner le titre de mes poèmes à la fin, et non pas, comme il est coutume de le faire, à leur début. Plusieurs raisons à cela. La première pourrait être exprimée comme une analogie de la signature du peintre en bas de sa toile. « Géographiquement » parlant, cela fonctionne sans coup férir. Mais ce n'est pas l'unique raison. La raison plus profonde est que, si le lecteur se prend au jeu de ne découvrir le titre qu'*a posteriori*, il n'en concevra le sujet global qu'à la fin d'une première lecture ; ce qui est de nature à l'interpeller. D'où le sentiment qui lui naîtra que le sujet, dans son esprit, n'en était qu'à un état d'ébauche, ou de simple proposition, durant cette première lecture de « découverte ». Ce n'est qu'après une deuxième lecture attentive du poème, en pleine possession de tous ses éléments constitutifs, qu'il sera à même d'apprécier la valeur surnuméraire de l'aspect formel du poème, lequel transcende son sens général. Il lui faut donc consacrer un temps dilaté de lecture et de concentration intellectuelle adapté à ce mode particulier d'expression de la pensée. Et ce d'autant plus que tout n'est jamais explicitement exprimé dans un poème, mais laisse, bien au contraire, une place réservée pour la perception singulière qu'en retirera personnellement chaque lecteur. Si, en plus de cela, celui-ci se laisse imprégner des échos intérieurs dont le texte est porteur, le pari est déjà gagné...

À l'inverse de ce modèle contenu dans le poème, la prose, quant à elle, semble n'être qu'un mode de mise en scène d'une tension qui ira croissante jusqu'à son moment ultime, où la surprise d'un élément non maîtrisé (mais paradoxalement attendu) par le lecteur en viendra immanquablement à le subjuguer. Le discours prosaïque – que l'on peut d'ailleurs faire durer plus qu'il n'est de raison – commande donc la passivité du lecteur, d'une part ; et, de fait, ce mode d'expression finit par n'être plus qu'un artifice dont la vigilance de celui à qui il s'adresse n'est plus toujours apte, à la longue, à en saisir la grossièreté. C'est à ce niveau-là que, me semble-t-il, nous entrons de plain-pied dans la littérature dite commerciale.

En corollaire de ce qui est affirmé ci-dessus, il est possible d'ajouter qu'il faudrait qu'on en vienne à considérer que ma démarche d'écriture, à l'opposé de nombre de mes collègues auteurs, contient une dose importante de symbolisme : ce mouvement artistique qui, à la suite des correspondances baudelairiennes, a fini par décréter que les forces attractives qui relient entre eux les symboles contenus dans une œuvre sont

Contes et Romans

plus puissantes que celles qui le maintiennent artificiellement en connexion avec la réalité. Mais je vous accorderai aussitôt que le symbolisme est un mouvement qui n'est plus à l'ordre du jour, au grand dam de la notion d'entendement. Car enfin, qu'on ne se leurre pas : l'enjeu social de tout mode d'expression artistique demeure de taille.

L'enjeu se situe ici dans la conception que l'on peut légitimement nourrir de l'évolution souhaitable de la pratique de la langue française. En effet, on observe conjointement, depuis quelques décennies, et ce d'une manière assez invraisemblable, l'émergence d'une industrie de la « littérature au kilomètre » (ou « au poids », ce qui revient au même) ; et, de l'autre, un appauvrissement, via le texto ou le SMS, des pratiques syntaxiques et émotionnelles auxquelles étaient parvenue laborieusement la littérature dite classique. Aux yeux de l'histoire, il n'y a pas si longtemps que ce décrochage a été amorcé. Plus que l'envahissement progressif de notre société par la technicité industrielle, ce sont les modes de vie et de penser de nos contemporains qui sont ici en cause.

Ce qui est plus grave à mes yeux, c'est que si la pratique de la langue française a été de fait bafouée, la conséquence directe en est que la pensée elle-même est mise en péril. Je veux dire : à la fois les capacités individuelles de construire et d'exercer sa propre pensée ; mais aussi, ce qui est plus préjudiciable encore, l'élaboration de la pensée sociale, prise dans sa globalité - c'est-à-dire en ce qui concerne le niveau général auquel elle peut prétendre parvenir - s'appauvrit considérablement (cette dernière étant à prendre comme une conséquence irréductible des premières). Il suffit de se pencher sur le cas particulier de Marcel Proust écrivain. Car en réalité, qui, de nos jours, lit encore un tel auteur, dont la démarche est entièrement basée sur l'appréhension psychologique et sensible du monde, mis à part un cercle restreint d'initiés dont les membres s'autoalimentent de considérations diverses sur les modes de perceptions qu'il est loisible d'entretenir avec l'œuvre ? Et cet auteur est loin d'être le seul dans ce cas.

*

*

*

Contes et Romans

Un autre moyen d'exprimer ce qui précède serait de poser crûment la question : comment peut-on imaginer bâtir une pensée élaborée avec seulement 1500 mots en moyenne dans son vocabulaire ? À contre-courant de la littérature de Marcel Proust, qui réalisa l'ampleur de la pensée diluée dans une phrase démesurément longue, à la fois souple et charpentée, laquelle nous suggère que le temps de l'écriture implique celui de la lecture, nous nous voyons, de nos jours, opposer la tyrannie de la phrase courte, que ni la pratique intensive du susdit texto ni l'omniprésence envahissante du SMS ne sont près d'améliorer. N'oublions pas cependant que derrière chaque mot ne vibre pas seulement un son, mais que se profile toujours un univers entier de significations possibles. Les milliers d'emplois teintés de nuances d'un même vocable sont là pour le prouver.

C'est la raison pour laquelle il serait désolant de ne s'arrêter qu'à la seule littérature factuelle ; et c'est aussi pourquoi mon roman, qui revendique sa forte teneur psychologique, se base sur la primauté des parcours intérieurs (seul véritable sujet de l'ouvrage), y compris et surtout celui suscité dans l'esprit du lecteur. Car il s'agit avant tout d'établir une richesse, et non pas – n'en déplaise à mon lecteur anonyme - de nourrir un commerce. À l'inverse de quoi, on en viendrait à considérer comme véritablement effroyable le fait d'admettre que le best-seller de la rentrée littéraire 2014 ait été l'atterrissant *Merci pour ce moment* de Valérie Trierweiler ! À ce compte-là, je pense n'être pas loin de la réalité lorsque j'imagine que des auteurs tels que Sartre et Camus, qui n'ont, somme toute, que 30 et 50 ans d'âge (et encore, la seconde disparition était prématurée), auraient aujourd'hui toutes les peines du monde à se faire éditer. Certes, d'aucuns pourraient arguer qu'ils sont, de nos jours, « passés de mode ». Et pourtant rien, dans leur œuvre, ne fait la moindre concession à l'air du temps. Tout au plus doit-on constater que leurs engagements personnels, au cœur de leur époque, n'ont fait que renforcer, auprès de leurs lectorats, leur caractère d'authenticité. Doit-on se suffire de tels signes des temps ?

Je prétends aussi que la crise actuelle que traverse (apparemment) l'édition est due en grande partie à la non prise de risques des éditeurs eux-mêmes. Je voudrais illustrer cette dernière constatation à l'aide de quelques exemples précis.

La difficulté rencontrée, dès avant 1913, par Marcel Proust lui-même pour se faire éditer est de notoriété publique. « Je veux bien qu'on

Contes et Romans

m'explique l'intérêt qu'il peut y avoir à décrire ce que ressent un homme alité pendant plus de trente pages » se serait justifiée sa première lectrice chez Gallimard. On connaît le retentissement énorme que *À la recherche temps perdu* a eu, par la suite, même si, comme je viens de l'expliquer, cette focalisation s'est désormais largement estompée. J'en retiens malgré tout cette idée que ce qui est « hors les normes » a toutes les chances, dans notre société soi-disant permissive, d'être mal perçu.

Un ami nommé Jacques Prunaire, que j'ai perdu de vue depuis de nombreuses années, n'ayant jamais eu le sou mais éditeur lui-même à ses heures perdues (notamment des cours de Merleau-Ponty donnés à la Sorbonne ou de la correspondance du Docteur Gacher avec Paul Cézanne) m'avait confié un jour qu'il relisait avec délectation, chaque été, le livre fondateur de l'œuvre de William Faulkner, *Satoris*, sans jamais réussir à comprendre les fondements de la violence sociale dont il est porteur. Ce qui tendrait à prouver que la fascination n'a pas toujours besoin d'explication concrète.

André Malraux a longtemps pressé Gaston Gallimard de publier Louis-Ferdinand Céline, sans succès. Un jour, excédé par ses demandes à répétition, le père fondateur des éditions du même nom lui aurait répondu : « Mais ce n'est qu'un pauvre type ! » Et Malraux de lui rétorquer : « Oui, mais c'est un grand écrivain. » Je n'éprouve, pour ma part, aucune sympathie particulière pour le personnage dont il est question, mais son retentissement littéraire, dû à son sens entier de l'écriture et à la novation qu'il a introduite au niveau de la forme parlée immédiate (« quel pamphlétaire ! » a-t-on pu dire de lui) prouve que les succès commerciaux les plus durables sont souvent les plus inattendus.

Et serions-nous tombés dans la tyrannie du conformiste ? Sartre, en philosophe aguerri qu'il était, avait mis le doigt sur ces fonctionnements sociaux aveugles, lors d'une conférence qu'il donna sur le thème du colonialisme, précisant, avec moult détails à l'appui, toutes les distinctions que, d'après lui, on se devait d'opérer entre une bonne et une mauvaise colonisation ; avant de s'emporter finalement contre son auditoire qui était si facilement entré dans son jeu intellectuel sur la seule foi de l'adulation qu'il portait à ce conférencier de renom. Bien évidemment, ses conclusions réfutaient toutes ses démonstrations antérieures, affirmant qu'il ne pouvait y

Contes et Romans

avoir de bonne colonisation *par principe*, malgré les bienfaits occasionnels que l'on pouvait observer de-ci de-là.

Objectivement, qui aurait pu parier sur le succès du *Petit Prince*, même si l'on est forcé de louer la précision et la concision de l'écriture de son auteur ? Le sujet est ardu, le traitement elliptique, la forme philosophique novatrice et les finalités énigmatiques... Il contient, de plus, une forte teneur poétique, y compris dans les dessins mal ficelés que nous livre laborieusement son auteur... Et pourtant, la magie opère ! J'évacuerai ici comme un mauvais débat la question que pourrait soulever l'édition originale américaine de ce chef-d'œuvre, dès avant la fin de la guerre durant laquelle Saint-Exupéry perdit finalement la vie... De quelle alchimie procède ce mystère ?

Toutes ces situations nous mènent à nous poser la question suivante : qu'est-ce qu'un artiste ? Pour y répondre, il nous faut replonger aux fondements de ce terme. C'est Dante Alighieri qui, dans la Divine Comédie, usa pour la première fois de ce mot, pris dans l'assertion moderne que nous lui connaissons aujourd'hui : qui est que l'artiste est celui qui apporte un surplus de perception et de ressenti humain dans la production matérielle qu'il livre au public. Il l'appliquera par la suite à son ami Giotto di Bondone, dont les fresques sont un modèle d'intériorité et d'élévation spirituelle. Cette *naissance* d'un concept est à mettre en parallèle avec la constatation que l'époque de la toute première Renaissance a consacré, en son temps, l'éclosion d'une suprématie de la bourgeoisie commerçante et de la société des villes. On en mesure la postérité actuelle, six siècles plus tard... Malheureusement, ce n'est plus celle de l'humanisme désintéressé, mais bien celle de l'asservissement de la forme au goût du plus grand nombre. Le commerce a repris ici tous ses droits, qui consistent en l'antithèse de la définition originelle du mot artiste. En regard de quoi, les lois actuelles de la commercialisation de l'art, avec sa tyrannie des modèles – comme par hasard, tous d'essence anglo-saxonne - auxquels tout produit se doit de ressembler, représentent à proprement parler une décadence. Car dans ce contexte, quid, par exemple, des véritables motivations altruistes des mécènes humanistes ?

Pas étonnant que cette littérature, qui ne se cache pas d'être devenue strictement commerciale, se veuille aussi être le pendant de l'innovation permanente qui, dans neuf cas sur dix, n'est seulement qu'un

Contes et Romans

leurre pour remettre l'eau tiède au goût du jour, en lui donnant cette apparence d'un « besoin » nouveau – au sens purement économique du terme – auquel il devient indispensable de succomber. Tout comme chaque histoire, qui ne serait écrite que sous l'unique impulsion d'un modèle à respecter, court le risque de devenir structurellement interchangeable avec toutes les autres... On en viendrait à se demander : où se situe réellement la notion de progrès humain et de réussite sociale, au cœur d'une telle démarche ?

Je suis donc forcé d'en revenir à la notion de poésie. Constatons, pour commencer, que le temps de la lecture poétique représente un temps différent de la lecture prosaïque. Pour conforter cette idée, signalons aussi que ce n'est pas pour rien si chaque sagesse extrême-orientale s'est accompagnée d'une forme particulière de poésie (poésie zen, poésie bouddhiste, poésie taoïste...), elles qui prônent la recherche d'une perception individuelle de la plénitude du temps.

Considérons aussi que le temps de la poésie est par nature fractionné, sinueux, introspectif, donc incitatif à un retour sur soi hautement participatif, puisqu'il sollicite l'intervention « investie », ou passionnée, du lecteur. En effet, un poème n'est jamais totalement fermé sur lui-même ni n'appelle aucune interprétation définitive. Le poème, avec sa force d'abstraction, incite au contraire le lecteur à une plongée dans les limbes : par le sujet choisi, d'abord ; par son traitement spécifique, ensuite ; par sa forme singulière, enfin.

Dans le cadre de mon roman, tous ces ressorts jouent alternativement. Mais celui de la forme se prête le mieux au développement de quelques considérations supplémentaires. Nous avons vu le rôle du titre, incitatif à un retour sur soi : cette sublimation potentielle que nous portons tous en nous, parfois sans le savoir...

Cette incitation latente est souvent renforcée par le recours aux parallélismes formels, dont la répétition est le plus discernable. Au cœur de mon roman, qui aura spontanément noté que le chapitre 2, à teneur purement descriptive, est entièrement construit sur la forme répétitive du terme introductif « C'était..., C'était..., C'était... » (paragraphe 1, 4, 8, 12 des pages 5 à 7), elle-même annonciatrice de la structure monolithique en « C'est..., C'est..., C'est » du poème contemplatif *Soir et terre*, qui

Contes et Romans

apparaît aux pages 13 et 14 ? Ces sortes d'échos introduisent la notion de résonances, de miroirs et d'images démultipliées. Elles ont pour but d'interpeller puis, dans un deuxième temps, de fédérer toute l'attention du lecteur. Et ce, en totale opposition avec les formes que suscitent, dans son sillage, la marchandisation à outrance de l'édition actuelle, qui tend au tout fait, au tout pensé et donc au tout instantanément consommé, entraînant à sa suite l'exaltation du sensationnel facile, des émotions primaires, de l'impulsif et du bas instinct (le fameux « Basic instinct ») ; et, pour finir, à la lecture compulsive...

Autant le dire sans détours : si la disparition du vieux professeur est un suicide, chacun pourra, s'il le désire, esquisser en lui-même un rapprochement induit avec la condition des personnes âgées dans notre société actuelle, qui est devenue un véritable problème de masse. Mais cet acte se pose d'une manière bien différente dans le contexte précis de mon roman. Et je ne peux m'empêcher de penser que la vraie question sous-jacente que pose mon interlocuteur inconnu est plus tragique que cela : car pour mieux satisfaire une curiosité malsaine de mon lecteur, fallait-il que je m'abaisse à la trivialité d'une description suicidaire ?

*

*

*

Pour résumer les critiques fondamentales que j'annonçais dès l'amorce de ma postface et que me paraît mettre en exergue le débat suscité par mon roman, il existe, me semble-t-il, deux éléments principaux à prendre en considération :

1/ mon argumentaire ressemblerait fort à une nouvelle *Défense et illustration de la langue française* dans laquelle, cependant, je me garderai bien de me lancer. Je me contente d'énoncer un principe qui me paraît fondé : à savoir que la langue définit la pensée. L'une et l'autre, d'ailleurs, ne constituent-elles pas une donnée conjointe à sauvegarder en priorité, dans un monde qui semble les bafouer de toute part ?

2/ il me paraît tout autant indispensable de tenter une réévaluation des critères de jugement d'une œuvre d'art. Ce deuxième point doit d'ailleurs être mis explicitement en parallèle avec le débat actuel qu'a initié, dans le domaine économique, la notion de décroissance. En effet, si une

Contes et Romans

telle décélération se doit d'être amorcée dans un domaine quel qu'il soit, n'est-il pas légitime d'espérer qu'un progrès puisse être attendu, en compensation, dans un domaine connexe ? C'est exactement ce type de fonctionnement que suggère ma tentative. Je ne prétends pas qu'il suffise de s'y essayer pour parvenir du premier coup à sa réussite complète. Je dis seulement que cette aventure humaine vaut la peine d'être menée. Et, par la même, d'être écoutée...

Cette double démarche est d'autant plus volontaire de ma part que j'ai pleinement conscience que la poésie, que je pratique depuis quarante ans en toute connaissance de cause, est littérairement parlant un mode d'expression du passé et qu'il ne fédère plus aucune audience médiatique autre que marginale. Socialement parlant, la poésie s'est lentement diluée dans la chanson : mais cette dernière ne procède pas non plus de la même façon (à quelques rares exceptions près), n'impliquant pas les mêmes ressorts et n'atteignant pas aux mêmes impacts. La poésie, prise en tant que langage spécifique et autonome, semble donc devoir être à protéger et, si possible, à revaloriser. Il s'agissait d'ailleurs d'un des buts seconds de ma tentative et, certainement aussi, cela représente, par contrecoup, l'un de ses écueils majeurs : car qui aura la patience de réapprendre à lire et à comprendre la poésie ? Et puis, une telle démarche se développe en pleine connaissance de cause à contre-courant du sens social général ; elle constitue donc une de ces prises de risque qui ne va pas, ordinairement, sans que fusent de toutes parts les critiques... La boucle est ainsi bouclée.

Parmi la volée de critiques nouvelles que je m'attends à recevoir, il y en a une que j'anticipe et désamorce dès à présent : bien évidemment, on qualifiera de prétentieux, pédant, voire égocentré le fait que j'applique de moi-même à ma propre production le terme d'œuvre d'art. Je serais tenté de répondre en en proposant une autre définition, qui me paraît cohérente avec celle qu'en donnait Dante dès à l'origine : lorsqu'un exercice formel est motivé par une intention, cela s'appelle une œuvre d'art. Corollaire : lorsqu'un exercice du même type, même à visée purement plastique, est produit sans intention véritable, je suis déjà moins persuadé que le résultat mérite le qualificatif d'œuvre d'art. Il s'agit là, d'ailleurs, d'une erreur de lecture coutumière de notre société. Si ce n'est un leurre marchand organisé... Au final, la question dépendra uniquement de savoir à quel niveau devra être placé le curseur de l'intention. Voilà le genre de débats sociaux qui me passionne !

Contes et Romans

On me demandera aussi, inévitablement : où ai-je appris, pour ma part, à concevoir une telle vision de notre monde ? Étonnement, je l'ai fortifiée en Suisse, dans le canton de Vaud et dans celui du Valais, en côtoyant, durant toute ma jeunesse et bien au-delà, des gens dont l'histoire personnelle et collective a établi le bon sens ; des gens qui furent conscients de la valeur de l'effort humain, du respect d'autrui, du partage sans concession, sans que soit reniée leur identité propre et séculaire ; des gens pour qui vivre en symbiose avec la nature était un mode de vie, et non pas seulement une doctrine à visée politique ; et je dois le dire aussi, qui se nourrissent d'un sens pragmatique du religieux. Et la boucle est à nouveau bouclée avec mon correspondant anonyme, dont je vous ai révélé qu'il était helvète : car en effet, mon texte lui est un jour parvenu après que j'eus exprimé à un ami commun ma préférence à être édité en Suisse ; si cela pouvait alors s'avérer possible...

Au-delà de ces constatations et de l'exposé de mes desideratas personnels, il s'agit donc, pour moi, en prolongeant la rédaction initiale de mon roman par cette postface non préméditée – certes, elle se situe à l'opposé de ce que mon correspondant attendait de moi ; mais il ne pourra nier que j'ai, d'une certaine manière, tenté d'obéir à son injonction en « reprenant » (ou, ce qui serait plus exact, en prolongeant la fin de mon ouvrage) - d'opérer un acte véritable de résistance : résistance de l'intelligence et de la raison face à une attitude de surenchère qui me semble ne devoir aboutir, à terme, qu'à une impasse de civilisation.

Au vu du développement qui précède, que mon correspondant anonyme soit cependant entièrement rassuré : je lui conserve toute mon affection littéraire. Parce que, comme je l'ai déjà exprimé en introduction, il a su porter une attention aiguë à la version intermédiaire d'un texte qu'il découvrait de but en blanc, sans repère particulier pour l'aborder. En conséquence de quoi, je sais que ses critiques, mêmes les plus négatives, étaient énoncées dans un esprit constructif. Je le crois donc capable d'entendre ce que j'ai eu à en dire et, je l'espère, de reconsidérer son jugement premier. Ses remarques ont simplement mis le doigt sur quelque chose qui, à un moment précis, le dépassait. Mais ce faisant, telle une expression involontaire de son siècle, il a voulu que je commue une œuvre en un simple produit, semblables à tous les autres. De mon projet littéraire, il a manifestement omis de considérer la portée novatrice.

Contes et Romans

Aussi, il ne me reste plus, j'imagine, qu'à souhaiter à ce lecteur anonyme, ainsi qu'à tous ceux qui le suivront – et je formule le vœu pour qu'ils soient nombreux – une agréable et enrichissante **re**lecture.

*

*

*